

PC842.54
9 D9486m
U 1946
1946

DRAME EN QUATRE ACTES
tiré du livre du
R. P. M. LEKEUX, o.f.m.

Maggy

*Suivi d'une variante pour
rôles féminins
seulement.*

Par

DONAT DURANT

Tertiaire de saint François

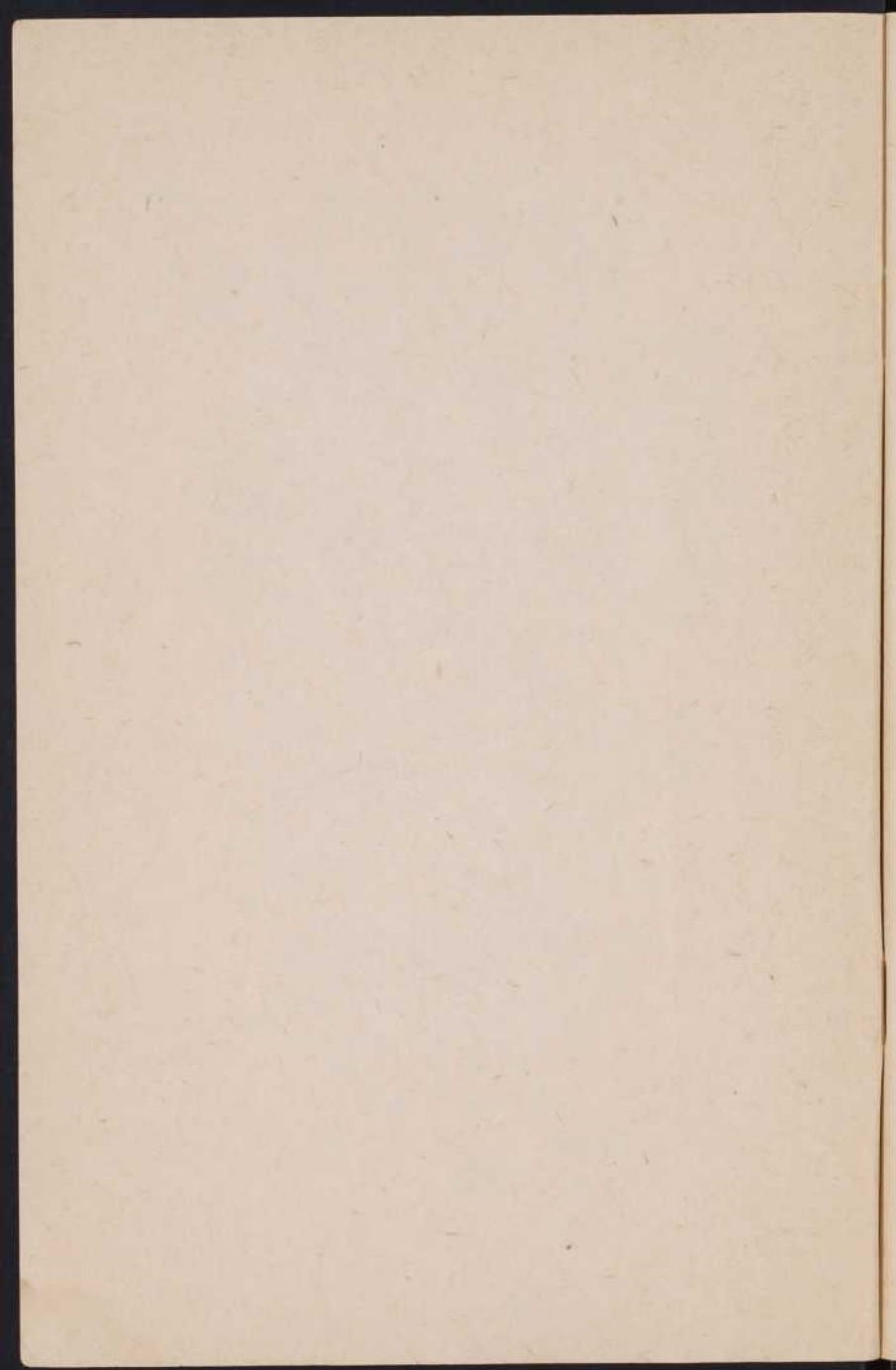


Éditions Franciscaines
2080 Rue Dorchester Ouest Montréal 25.

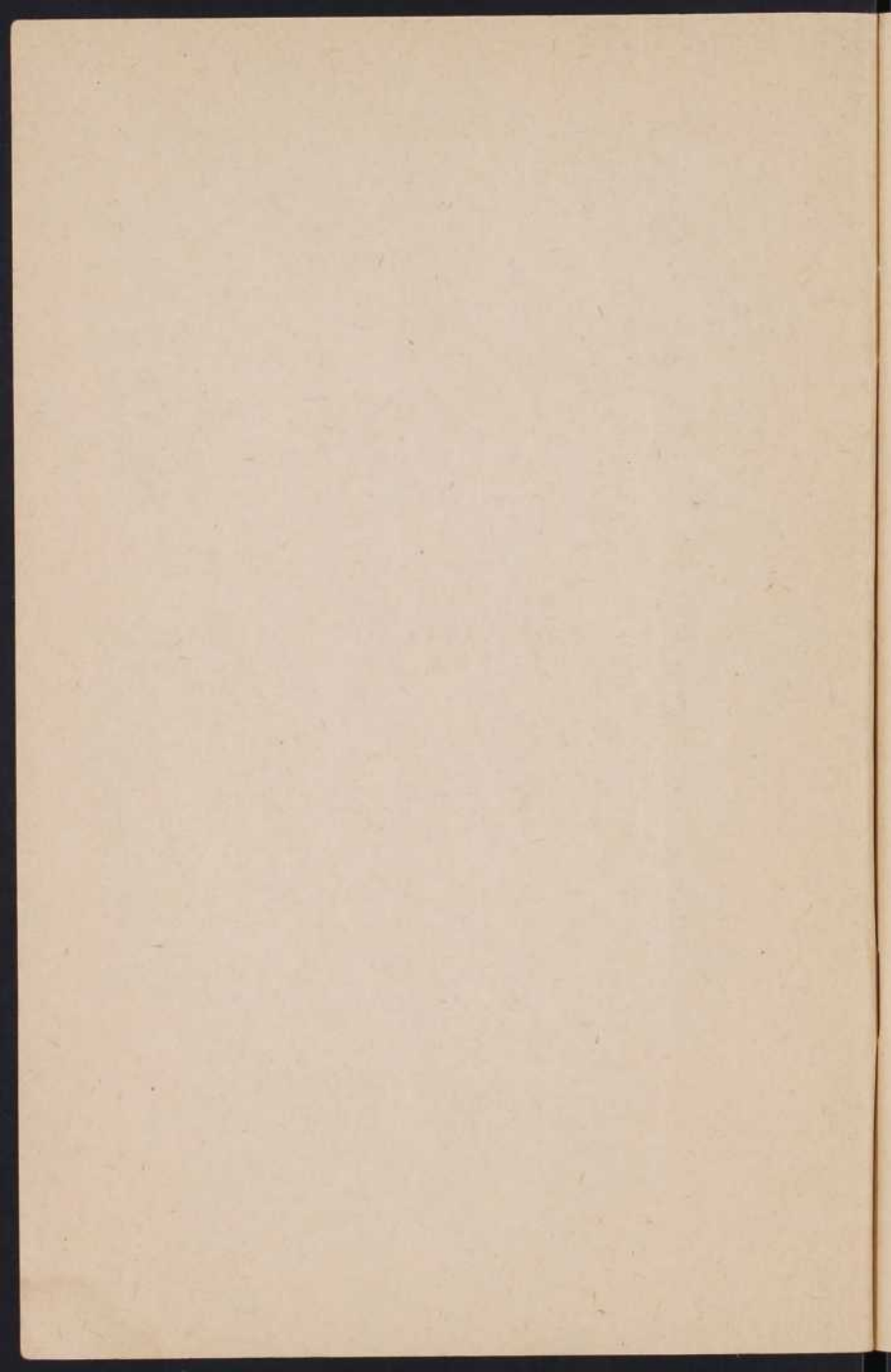


Bibliothèque Nationale du Québec

mine, Arcturion Prince
St. Eulalie



MAGGY



DRAME EN QUATRE ACTES TIRÉ DU LIVRE DU R.P. LEKEUX, O.F.M.

Maggy

*Suivi d'une variante pour
rôles féminins
seulement.*

Par

DONAT DURANT

Tertiaire de saint François

•

Editions Franciscaines
2080 Rue Dorchester Ouest, Montréal 25.

Nihil obstat :

P. Nérée-Marie BEAUDET, O.F.M.,
Comm. Provincial du Tiers-Ordre.

P. René DUCHARME, O.F.M.,
Vice-commissaire Provincial du Tiers-Ordre.

Imprimi potest :

T.R.P. Damasus LABERGE, O.F.M., Provincial.
Montréal, 4 décembre 1945.

Imprimatur :

Mgr Philippe PERRIER, P.A., V.G.,
Montréal, 31 juillet 1946.

PS
9507
U7M344
1946

DROITS RÉSERVÉS

Tous les droits d'auteur sont réservés, c'est-à-dire droit d'imprimer, de polycopier, de dactylographier, de représenter.

Tous les droits d'auteur ont été concédés par M. Donat Durant au Commissariat provincial du tiers-ordre franciscain dont le bureau est à 2080 ouest, Dorchester, Montréal, Canada.

Pour avoir le permis de représenter cette pièce, il faut s'adresser au Commissariat provincial du tiers-ordre franciscain, 2080 ouest, Dorchester, Montréal et payer à l'avance un droit de représentation.

PERSONNAGES



MAGGY, jeune fille distinguée de dix-neuf ans.

LE PÈRE MARTIAL LEKEUX, son frère, un franciscain.

MADAME LEKEUX, mère de Maggy, environ soixante ans.

MONSIEUR LEKEUX, mari de Mme Lekeux, vieillard de soixante-cinq ans.

JEANNE, confidente de Maggy.

FRANCKEN, un phtisique.

LISA, sa femme.

LA VERDON, une socialiste.

Mme SIFFERT, une spirite.

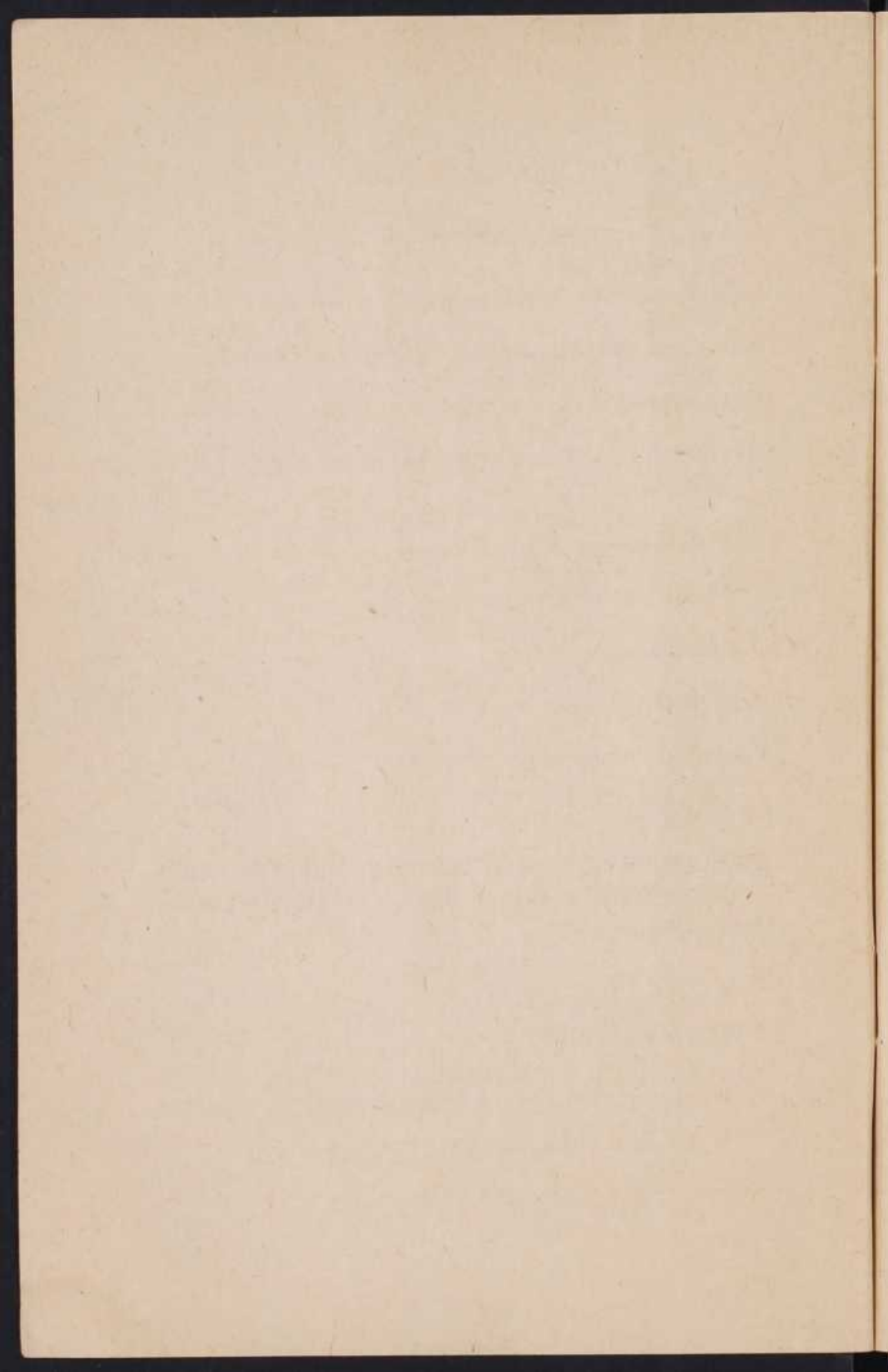
UN MÉDECIN.

DES ÉCOLIERS : JEAN, LOUIS, PAUL VERDON, FRANÇOIS, MARCEL, ÉDOUARD, LÉON, GABRIEL et une dizaine d'autres.

UN MESSAGER.

LE PETIT MAROUF.

L'action se passe en 1914, à Liège, (Belgique)



ACTE PREMIER

La scène représente la salle à manger de la famille Lekeux. Intérieur modeste, table au centre, un buffet, un fauteuil, quelques chaises; au mur, un crucifix, une image de la Vierge, un tableau représentant saint François; à gauche, une lampe sur pied, et sur une petite table, une plante.

SCÈNE I

M. et Mme LEKEUX

(Au lever du rideau, l'on entend la musique d'une fanfare militaire. Le vieux Lekeux laisse son fauteuil et, à l'aide de sa canne, se dirige vers la fenêtre pour voir ce qui se passe dans la rue. Mme Lekeux continue à tricoter.)

M. LEKEUX

Toujours des militaires !

Mme LEKEUX

Ces pauvres soldats ! pour plusieurs, c'est la dernière fois qu'ils défilent dans nos rues.

M. LEKEUX

La guerre de tranchée n'est pas rose, la mitraille à l'extérieur, la boue, l'humidité, les rats à l'intérieur.

Mme LEKEUX

Pendant qu'ici nous pleurons sur leur sort tout en riant pour leur retour.

M. LEKEUX

Mais il faut bien défendre notre pays contre ces hordes de barbares.

Mme LEKEUX

Oui, je sais.

M. LEKEUX

Crois-tu que je ne souffre pas de n'avoir jamais pu porter les armes contre ces envahisseurs damnés. Je suis là rivé à la maison comme un enfant dans ses langes.

Mme LEKEUX

Ne te plains pas: nous avons déjà deux de nos fils au feu et Martial ira peut-être les rejoindre avant longtemps.

M. LEKEUX

Et alors, nous serons seuls, bien seuls après avoir eu dix enfants.

Mme LEKEUX

Maggy ne partira peut-être pas; j'espère qu'elle va revenir sur sa décision.

M. LEKEUX

Elle a la maladie de s'instruire. Comme si elle n'en savait pas assez.

Mme LEKEUX

Que veux-tu, c'est notre lot; il faut nous résigner. Ils grandissent, puis, dès que leurs ailes sont assez fortes, ils quittent le nid.

M. LEKEUX

Et les parents, ça ne compte pas ?

Mme LEKEUX

Songe à ce que nous avons fait nous-mêmes.

M. LEKEUX

Ah ! c'est triste que de vieillir !

Mme LEKEUX

Pas quand on a fait son devoir: tout est dans l'ordre; notre patrie n'est pas la terre, mais le ciel.

M. LEKEUX

Mais en attendant nous sommes sur la terre.

Mme LEKEUX

Pour préparer notre départ en renonçant chaque jour à quelque chose de la terre, en nous détachant de tout ce qui nous retient ici-bas. Plus nous donnons du lest, plus notre envol est rapide.

M. LEKEUX

Oh ! je n'ai pas ta vertu.

Mme LEKEUX

Mon cher ami, sous ta rude écorce, tu caches un cœur d'or. Chacun a sa croix, ses croix. La tienne fut d'être infirme et cela depuis plus de quarante ans. Crois-tu que ça ne compte pas dans la balance ?

M. LEKEUX

Oui, une canne, ça devrait faire pencher le plateau. Avant que tu ne me canonises, je vais aller aux nouvelles. A tantôt. (*Il sort par la porte du fond en claudiquant*)

Mme LEKEUX

Pauvre vieux ! il paraît grincheux, mais dans le fond... il cache sa joie. (*Elle commence à chanter tout en prenant de l'eau pour arroser la plante.*) Le Père Martial apparaît dans la porte et contemple sa mère en souriant. Mme Lekeux s'en aperçoit et dit :

SCÈNE II

Mme LEKEUX. LE PÈRE MARTIAL

Mme LEKEUX

Martial ! Ah ! quelle bonne surprise ! Qu'est-ce que tu fais qu'on ne te voit plus ? Tu passes la journée avec nous au moins ? Viens t'asseoir.

MARTIAL

(*S'asseyant*) Je viens seulement vous saluer, chère maman. Votre santé est bonne ? Tantôt, en vous entendant chanter, j'évoquais les années de mon enfance.

Mme LEKEUX

Quand tous les enfants peuplaient la maison de leurs rires, de leurs pleurs, de leur vie ardente. Comme tout cela est loin ! Peu à peu, la maison s'est vidée, les enfants ont fui chacun suivant sa vocation : trois fondent un foyer, deux de tes frères sont aux premières lignes, dans la fournaise horrible de la guerre. Marthe est religieuse chez les Filles de la Charité, Betsy vient d'entrer chez les Clarisses. Toi, Martial tu nous quittes deux fois : pour le monastère d'abord, pour l'armée bientôt.

MARTIAL

Ma pensée ne te quitte pas, petite mère, et tous les jours au saint Sacrifice de la Messe, j'implore la miséricorde de Dieu sur nous tous. Et papa, comment va-t-il ?

Mme LEKEUX

Toujours ses rhumatismes qui le harcèlent. Un peu aigri, le pauvre vieux, depuis que Maggy parle de repartir.

MARTIAL

Maggy...

Mme LEKEUX

Nous avons espéré qu'elle resterait avec nous, après son École normale.

MARTIAL

Quels sont donc ses projets ?

Mme LEKEUX

Elle veut continuer ses études, passer sa licence. Tu connais son caractère: elle n'en démord pas. Nous ne ferons rien d'ailleurs pour l'empêcher de suivre son idée.

MARTIAL

L'enseignement ne l'attire pas ?

Mme LEKEUX

Au contraire, c'est ce qui lui répugne le plus.

MARTIAL

J'ai bon espoir que Maggy reviendra sur sa décision. Elle est ambitieuse et entêtée, c'est vrai, mais aussi très généreuse. Elle comprendra qu'il vaut mieux pour elle...

Mme LEKEUX

Si tu lui parlais, Martial.

MARTIAL

Je le veux bien. (*On entend des bruits de pas*).

Mme LEKEUX (*se levant*)

Ce doit être elle qui rentre. Je te laisse.

SCÈNE III

PÈRE MARTIAL, MAGGY

MAGGY (*apercevant Martial, agréablement surprise*)

Ah ! Martial, ici ! Tu as donc déserté ton couvent ?

MARTIAL

Oui, pour venir te dire bonjour.

MAGGY

Tu n'es pas malade, j'espère ?

MARTIAL

Je n'y pense même pas.

MAGGY

Mon petit frère, Martial, père franciscain ! Qui aurait dit cela ? J'avais pensé, c'est fou n'est-ce pas ? perdre mon frère en te voyant partir...

MARTIAL

Ah ! et que penses-tu maintenant ?

MAGGY

Que je me suis enrichie d'un père, tout en conservant mon frère.

MARTIAL

Petite colombe, va ! toujours la même. Et toi, tu nous reviens ployant sous les lauriers. Que comptes-tu faire maintenant ?

MAGGY

Jouer de la vie, sourire, aimer, être aimée. Ah ! quel rêve ! Mais d'une façon permise, noble. Je veux continuer mes études, me plonger en pleine lumière, meubler ma fête de connaissances utiles. N'est-ce pas beau que d'apprendre à discuter, à résoudre des problèmes de philosophie, de psychologie... Ah ! Martial, si tu savais comme j'ai faim et soif de connaître.

MARTIAL

Tiens, tiens, ma colombe qui plane dans les hauteurs.

MAGGY

Est-ce donc un domaine réservé à ces messieurs du sexe prétendu fort ? Racine localise la femme entre le fruitier et l'armoire à linge. Il a tort. N'est-ce pas ton avis ?

MARTIAL

Je suis d'avis que toute étude pour être fructueuse, doit se transformer en amour, passer en action. Étudier pour étudier est de l'égoïsme, une vanité coupable, une curiosité dangereuse.

MAGGY

Aussi ce n'est pas du tout mon intention d'étudier en snob pour faire parade d'une vaine science, de jouer à la dilettante après avoir papillonné sur cent sujets. Mais tu conviendras avec moi qu'il se pose aujourd'hui mille questions auxquelles une femme avisée doit pouvoir apporter une solution adéquate, immédiate, par exemple sur la foi, la morale, l'éducation, sur la famille et les devoirs sociaux.

MARTIAL

Je n'en disconviens pas, mais il n'en reste pas moins un danger: celui de savoir pour savoir qui aurait pour résultat un accroissement de la tête... au détriment du cœur. Il faut étudier pour valoir, non pour se faire valoir. Chère petite sœur, rappelle-toi ce que conseille saint Paul aux chrétiens: n'avoir qu'un souci, la connaissance de Dieu et de son Fils.

MAGGY

Tu prêches bien. Tu pourrais ajouter: « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. »

MARTIAL

Je voudrais te voir si belle...

MAGGY

(*Faisant la roue*) Ne le suis-je pas assez ?

MARTIAL

Pas trop laide. J'en connais plus d'un qui se laisserait séduire. Mais ce n'est pas de cette beauté-là qu'il s'agit, tu le sais bien, petite moqueuse.

MAGGY

Mais, mon révérend Père Martial (*avec un sourire moqueur et un salut affecté*) pour qui me prenez-vous ? Votre colombe n'est pas une païenne. Attention, mon Père, aux spéculations (*enfant la voix*) théologiques; ça peut... fausser la boussole. (*De sa main elle décrit le mouvement d'une aiguille qui oscille.*)

MARTIAL

Espiègle, va ! (*il lui donne une tape sur la main*)
Tu ne seras donc jamais sérieuse.

MAGGY

Au contraire, je suis très sérieuse.

MARTIAL

Et même un tantinet préoccupée ? n'est-ce pas ?

MAGGY

Oui, avant de partir, un doute me torture. Un problème se pose qui ne me laisse aucun repos.

MARTIAL

Je le devine, petite Maggy.

MAGGY

Dis, voir.

MARTIAL

Tu penses à nos vieux parents, n'est-ce pas ?

MAGGY

Oui, et après ?

MARTIAL

Tu repasses dans ta mémoire leurs bontés, leurs travaux, leurs sacrifices, toute leur vie tissée d'amour, d'attachement au devoir. Maintenant qu'ils sont vieilliss, usés, pas très riches et seuls, ton bon petit cœur aimant voudrait te retenir auprès d'eux pour continuer à les choyer, à les aider. Ils ont tant besoin

de la chaleur de ton affection. Mais voilà, ton esprit plein du désir... légitime d'orner ta jolie frimousse veut t'entraîner dans une grande école savante... Me suis-je trompé ?

MAGGY

Non, c'est bien cela. De les voir tristes me crève le cœur: ils ont été si bons tous les deux. Et je sens bien qu'ils souffrent en silence. Ils voudraient que je me place comme institutrice. Institutrice !!!

MARTIAL

Pourtant ils te laisseront libre.

MAGGY (l'air décidé, très sérieuse)

Martial, ai-je le droit de les quitter pour suivre mes propres goûts ?

MARTIAL

Oh ! le droit, oui, en stricte théologie, car enfin, ils peuvent vivre de ce qu'ils ont. Mais le geste serait tout de même plus beau de te dévouer pour eux.

MAGGY (violente)

Le geste, le geste (*D'une voix tremblante*). Ils ne savent pas ce qu'ils me demandent là... J'aimerais autant mourir. Tu le sais bien, toi, comme j'ai besoin d'étudier, comme j'ai besoin d'être libre, comme j'ai besoin d'être entourée de choses belles et d'amies de mon goût. C'est toute ma vie cela. Etre institutrice !... Etre à la chaîne comme un chien de ferme, recommencer chaque jour la même stupide besogne, faire tracer des jambages à des enfants; le soir, corriger leur griffonnage et préparer des cubes en papier, et cela dans quel milieu, mon Dieu !... Est-ce qu'on peut demander cela à quelqu'un ? Est-ce que tu ne vois donc pas que c'est plus que mourir cela ? Je n'ai pas vingt ans !... (*les bras appuyés sur la table, la tête dans les mains.*)

MARTIAL

Le tableau que tu broses de l'institutrice est plutôt noir. Songe seulement à tout le bien que tu peux faire en modelant ces petites âmes, en leur faisant aimer le beau, le bien, le vrai, en les tournant vers Dieu, en faisant de chacun d'eux un bon chrétien, un apôtre, un élu pour le ciel.

MAGGY (se tournant brusquement vers Martial)

Encore un sermon. Mais comprends donc; tout se révolte en moi à la pensée de devenir institutrice.

MARTIAL

Pauvre petite, comme je te comprends! Ce que tu souffres, je l'ai éprouvé déjà! Aussi je ne te répondrai pas moi-même. (*lisant dans son bréviaire*) « Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et qu'il me suive. » (*changeant de page*) « Si le grain de froment jeté en terre n'y meurt, il reste stérile, mais s'il meurt, il porte un fruit abondant. » « Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. »

MAGGY

Oh! ce n'est pas l'argent qui me tente, je veux bien être pauvre, mais je veux vivre!... Je veux travailler, me renoncer, faire des pénitences, mais cela!...

MARTIAL

Maggy, tu as de grandes ambitions, je le sais. Est-ce que tu veux donner à ta vie son maximum de grandeur et de beauté, comme tu me l'as dit toi-même un jour?

MAGGY

Oui, sans doute.

MARTIAL

Est-ce que tu veux devenir une sainte?

MAGGY

Oui, mais faut-il être institutrice pour devenir sainte ? Ne puis-je pas aussi bien y arriver en vivant une vie qui ne soit pas monstrueuse ?

MARTIAL

« Celui qui cherche à conserver sa vie la perdra; et celui qui perd sa vie à cause de moi la retrouvera. » C'est triste, mais c'est le seul fondement possible de la sainteté. Et ton renoncement à toi, et ta croix, c'est celle-là. Tu veux vivre, je crois que c'est par cette mort que tu vivras.

MAGGY

Mourir ! mourir ! Est-ce que vraiment le renoncement doit aller jusque là ?

MARTIAL

Doit... Non, si tu veux vivre une vie quelconque et mesurer ton offrande; oui, si tu veux donner tout ton rendement de beauté. »

MAGGY

Mais enfin, Martial, n'est-ce pas Dieu qui a créé toutes ces choses si douces et si belles, que nous sentons si bien faites pour nous ? Alors pourquoi nous les a-t-Il données, si maintenant le seul usage qu'Il nous en demande est de les rejeter ?

MARTIAL

Pourquoi ? Parce que ce renoncement consenti pour son amour est précisément le plus noble usage que nous en puissions faire.

MAGGY

Pourquoi n'es-tu pas resté, toi ?

MARTIAL

Moi ?

MAGGY

Mais oui, tu me dis d'aider nos parents, et toi-même, tu es parti.

MARTIAL

C'est vrai, peut-être que secrètement, je me reposais sur toi pour veiller sur les dernières années de nos chers vieux. Tu admettras qu'à mon départ, ils n'étaient pas si vieux et qu'il en restait encore plusieurs à la maison. Aujourd'hui, tu es seule avec Jacques qui n'a pas encore terminé ses études. Il ne reste plus pratiquement au nid que la colombe pour veiller sur nos parents. Et tu les as tellement gâtés déjà ! Rappelle-toi la tendresse que tu mis à guérir celui que tu appelais ton petit papa mignon... Pour le forcer à prendre de la nourriture... et de la joie, comme tu en avais des câlineries, des gentillesses !

MAGGY

Aussi ce n'est pas de rester auprès d'eux qui me serait pénible : c'est la perspective de ce terrible quotidien en contact avec les élèves. Franchement, à choisir, j'aimerais encore mieux, moi aussi, entrer au couvent.

MARTIAL

Je ne te vois pas bien au couvent avec ton tempérament, ton esprit d'indépendance, ta répugnance à accepter le fardeau de l'obéissance. Tu es assez forte pour te renoncer dans la liberté, pour te façonner toi-même un joug plus pesant qu'une règle religieuse.

MAGGY

Oh ! ne perds pas ton temps... Je n'ai jamais songé au couvent, mais encore moins à l'enseignement. C'est cruel ce qu'on me demande là. Jamais je n'aurai la force d'aller jusqu'au bout.

MARTIAL

Seule, c'est impossible, mais avec Jésus tout est possible. Au fait, ma petite, il y a quelque chose qui t'aiderait puissamment à surmonter toutes tes difficultés.

MAGGY

Qu'est-ce ?

MARTIAL

Le Tiers-Ordre.

MAGGY

Plus tard, Martial, laisse-moi vivre un peu.

MARTIAL

L'œuvre de ta sanctification serait plus facile.

MAGGY

Tu crois ?

MARTIAL

Evidemment, pour les chrétiens du monde, le Tiers-Ordre est la meilleure organisation: elle permet d'aimer le bon Dieu autant qu'il est humainement possible. De plus tu recevrais le support de centaines de saints et de bienheureux des trois ordres. Et puis, tu t'en fais une montagne; il n'est rien d'autre que la vie d'un bon chrétien. Depuis que Léon XIII a adouci la règle, les obligations se résument à peu de chose. Ainsi tout en restant dans le monde, tu marcherais à grands pas dans la voie du ciel.

MAGGY

Le ciel! comme la voie en est étroite!

MARTIAL

Elle nous a été tracée par le divin Maître qui l'a Lui-même suivie avant de nous inviter à sa suite. Il

a bien le droit, n'est-ce pas, de nous dire après avoir Lui-même embrassé la douleur avec une telle ivresse: « Bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux les affamés, les persécutés, les maudits, les méprisés ! » Il savait bien Lui que c'était la seule porte ouverte sur le salut, et que la voie est étroite qui conduit à la vie. Par cette porte ouverte, ma petite Maggy, tu trouveras, toi aussi, la vie. Et quand un jour, tu seras dans ta classe, morose, seule, affamée de tout, méprisée, sans ami et, quand tu pleureras d'ennui et de dégoût, oh ! alors, tu pourras lui dire: « Mon Seigneur, vois à quel point je me suis donnée à toi; Tu vois bien, ô mon Jésus, que je t'aime ! *(pendant que le Père Martial parle, la tête de Maggy s'est penchée, elle a caché sa figure dans ses mains. Soudain elle pousse un petit gémissement navré, lamentablement douloureux, cri étouffé d'une indicible détresse et elle commence à sangloter)* ».

MARTIAL

Petite chérie, tu sais bien que tu es libre, je veux nullement te contraindre et Jésus non plus ne t'oblige pas à cela. Je ne te demande même pas de te décider maintenant. Réfléchis encore, tu as tout le temps...

MAGGY

Oh ! mes beaux rêves de jeunesse ! Etre institutrice ! que c'est dur ! *(elle se tourne brusquement vers son frère)* Martial, prie bien fort pour ta petite colombe. J'ai besoin d'être seule. *(elle sort)*

(Martial s'attarde à la regarder sortir, se tourne vers le crucifix, le contemple. Prière muette.)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Une salle de classe. Dans le coin, à gauche faisant angle, le bureau de Maggy; à droite, trois rangées de pupitres pouvant servir à une douzaine d'élèves. Sur les murs, tableau-noir, cartes géographiques, images... inscriptions sur lesquelles on peut lire: Paix et Bien, Mon Dieu et mon Tout, Respect à notre langue. Bien en évidence un crucifix. Sur le bureau de Maggy des livres, un globe terrestre, une pile de cahiers, un crucifix sur pied.

SCÈNE I

JEANNE (seule, entrant)

Comment ! elle n'est pas là ! Elle doit être allée reconduire ses élèves. Qu'elle s'en donne du mal pour ces mioches qui ne la paient qu'en ingratitude. Elle donne toujours sans jamais recevoir; rien pour elle, tout pour les autres: chausse celui-ci, soigne celui-là. Tout son traitement d'institutrice y passe. Puis elle emprunte, s'endette, quête pour ses pauvres. Elle les aime tellement qu'a vouloir la contenter, le trésor de la Belgique s'épuiserait vite.

SCÈNE II

JEANNE, LISA ET LA VERDON

LA VERDON (les mains sur les hanches)

C'est-i vous qu'êtes l'instrice ?

JEANNE

Non, madame.

LISA

Ous qu'a lé ?

JEANNE

Je n'en sais rien, je l'attends moi-même.

LA VERDON

J'vas l'attendre.

LISA

Moé tou.

JEANNE (à la Verdon)

Vous avez un de vos fils dans sa classe ?

LA VERDON

Mon Paul, un garçon dépareillé, un type qui peut en r'montrer au notaire. La maîtresse le comprend pas. A l'a mis le 6e; sa place, c'est le premier: y en a donc dl'injustice !

JEANNE

Vous devez faire erreur: Mlle Maggy, que je connais depuis longtemps, est une personne très juste.

LISA

C't'intrice-là a fait rien.

JEANNE

Oh ! pardon ! Mlle Maggy passe des parties de nuit à corriger ses cahiers, à préparer sa classe. Il lui arrive souvent de copier de la musique pour une collègue, de corriger les cahiers de dessin d'une retardataire, de faire la surveillance d'une compagne...

LA VERDON

Eh ! ben ! a travaille trop.

LISA

A devrait s'occuper rien que de sa classe.

JEANNE

Si elle négligeait sa classe, on pourrait peut-être trouver à redire, mais, je sais, moi, qu'il n'en est rien. Au contraire, elle ne sait quoi inventer pour leur faire plaisir. Et ses élèves, vous verrez, réussiront mieux que les autres. Tout ce que nous pouvons lui reprocher, c'est de trop se dépenser pour les autres. A ce régime, elle perd l'appétit, le sommeil, use sa santé.

LA VERDON

Pi a l'a ses préférés.

LISA

Mon Charlot est dans sa classe. Eh ! ben ! c'est tout juste si a l'r'gard.

JEANNE

Elle les aime tous également, je vous assure. Elle travaille pour leur bien, veut sauver leur âme.

LA VERDON

Leur âme ! a d'vrait forcer plus l'armétique, ça c'est pratique.

LISA

C'est tout just', y faut viv' avant de mourir.

LA VERDON

C'est une fille sans expérience, est tout' jeune.

JEANNE

Donnez-lui le temps de vieillir; elle débute dans l'enseignement, et le milieu est difficile, des socialistes et des anticléricaux.

LA VERDON

J'en su t'ane socialisse, moé; pi, on é du monde comme les autres.

LISA

C'est tout just'. Pi ça va changer avant long-temps: les socialisses, y vont prendre le pouvoir et pi y vont balayer toute la bondieuserie.

LA VERDON

Pi la piétailerie.

LISA

C'est tout just'.

SCÈNE III

LES MÊMES. MAGGY

MAGGY

Bonjour, Jeanne.

JEANNE

Bonjour, Maggy. Ces dames désirent te parler. Je me retire, tu me trouveras à la chapelle. (*elle se retire*)

MAGGY

Que puis-je faire pour vous ?

LA VERDON

C'est rapport à mon Paul, y a pas la place qu'il mérite.

MAGGY

Paul... Verdon.

LA VERDON

Moé, chu mame Verdon. V'la mame Lise Franken.

MAGGY

La maman de Charles.

LISA

De Charlot, c'est tou just'. Pi y é pas content de vous, y dit comme ça que vous avez des préférés.

LA VERDON

Mon Paul est un gas ben intelligent, y dev'rait êt' le premier.

LISA

Pi Charlot, y mérite plus de considération de vot' part.

LA VERDON

Y a des notes faibles en catéchisse pi en prières. C'est pas nécessaire tous ces machins-là.

LISA

Charlot a ane bonn' éducation, faut pas le punir parce qu'y crache à terre; y é comme son père, y é faible des poumons.

LA VERDON

Pi faut pas donner des leçons à apprendre à la maison, y a pas le temps: y délivre pour le charcutier.

LISA

C'est tout just'. Moé à maison, j'ai besoin de la table.

LA VERDON

Vous êtes chanceuse que je sois venue: c'est Elzéar, mon mari, qui voulait venir vous contez-ça.

LISA

Pi moé, si ça change pas, j'irai voir les commissaires.

LA VERDON

C'est le peuple qui vous paye.

LISA

C'est tout just', vous d'vez faire comme on veut ou sinon...

MAGGY

Croyez bien que je fais tout mon possible pour donner à vos enfants une instruction solide et surtout de bons principes religieux. Tous sont égaux à mes yeux. Mais il faut que vous m'aidiez dans l'œuvre de leur éducation. Vous voulez, n'est-ce pas, qu'ils deviennent d'honnêtes citoyens, qu'ils vous fassent honneur plus tard ? Les devoirs qu'ils apportent à la maison ne sont pas longs. Je vous serais reconnaissante de leur fournir les moyens de s'acquitter de ce travail. Vous voulez bien, dites ?

LA VERDON

J'en parl'rai à mon mari.

MAGGY

Et vous, madame Lisa ?

LISA

Ben, on verra, c'est tout just'.

LA VERDON (à Lisa)

Vous en v'nez-vous, mame Lisa ?

LISA

Oui, c'est tout just'

MAGGY

Revenez me voir, et vous verrez, tout s'arrangera.
(*Lisa et la Verdon esquissent un salut et sortent*).

SCÈNE IV

MAGGY (seule)

Ouf ! quelle douche sur mon enthousiasme ! (*elle tourne ses regards vers le crucifix*) O Jésus ! je me sens couler, submerger. Aide-moi à supporter ta croix : Tu vois bien, ô mon Jésus, que je t'aime.

SCÈNE V

MAGGY. JEANNE

JEANNE

Tes furies se sont envolées.

MAGGY

Ne parle pas d'elles, veux-tu ? C'est chic d'être venue me voir.

JEANNE

Tu parais fatiguée.

MAGGY

Je le suis un peu, mais si contente.

JEANNE

Contente ? là, je ne te comprends plus. Tu loges dans l'infirmerie comme un oiseau en cage.

MAGGY

Peut-être... mais la cage est bien près de la chapelle.

JEANNE

A peine vingt ans et tu vis en recluse. A ton âge, ma chère, la principale occupation doit être l'amour : aimer, être aimée, quelle douceur!!! D'après toi, qu'est-ce qui est plus doux ? aimer ou être aimée ? Même en ce moment, tu es partie. Tu ne t'occupes plus de tes amis, aussi tu n'as jamais personne auprès de toi. Je me trompe, la souffrance t'accompagne partout. Essaie de nier.

MAGGY

Tu as raison, je souffre horriblement. Tout me répugne. Une lutte se livre en moi entre la nature qui trépigne de révolte et le travail de la grâce qui m'apporte la joie en compensation. Ma chère Jeanne, malgré le dégoût que j'éprouve parfois, je sens que

la joie sera victorieuse, qu'elle finira par tout pacifier. Tu dis que je suis seule: il n'en est rien. Si j'eusse été seule, il y a belle lurette que j'aurais tout envoyé promener, mais Jésus est là qui m'apporte son réconfort dans son amour. C'est Lui qui porte tout le fardeau. Oh! Jeanne, la vie est belle!

JEANNE

Même avec tes Flamands crasseux?

MAGGY

Sous leur crasse, vit une âme qui a valu le sang d'un Dieu.

JEANNE

Tout de même, passer des heures avec ces mécréants! Jamais tu n'en sortiras rien de bon. Tiens, ta chorale par exemple; une jolie cacophonie. L'autre soir, tu semblais une colombe au milieu de vautours: un ramassis de la plus belle espèce, des hommes qui fument leur pipe, en groupes compacts, un houilleur ponctuant ses arguments de vigoureux crachats, des femmes qui jacassent bruyamment, et de nouveaux venus qui t'interrogent toujours d'un sourire sceptique. Pauvre Maggy!

MAGGY

Je perçois une distance infinie entre eux et moi. Il me faut beaucoup de courage pour amuser ce monde-là, les faire chanter, pénétrer dans leurs âmes pour en faire des chrétiens. Je sens souvent une lourde impuissance, et il me semble que jamais je ne trouverai un mot à leur dire... J'ai alors des envies folles de tout laisser là et de me sauver.

JEANNE

C'est bien ce que je ferais. Je ne resterais pas deux minutes avec ces brebis... galeuses.

MAGGY

Avec l'aide de Dieu, ma chère Jeanne, nous les dégalérons.

JEANNE

Dis toi, car moi, j'y renonce.

MAGGY

Pourquoi pas toi aussi ?

JEANNE

Voyons, Maggy, tu me connais. Je t'aime bien, mon amie; je ne te blâme pas d'agir comme tu fais, mais de là à t'imiter... Passer de longues heures à la chapelle, les yeux rivés sur le tabernacle, glaner les souffrances comme un avare les sous ou comme un libertin les plaisirs... non pas pour moi! On peut se sauver sans cela...

MAGGY

Mais avec cela, on se sauve plus facilement et, Dieu aidant, on peut en sauver d'autres. Pour le moment, je te demande seulement de prier un peu pour eux, veux-tu ?

JEANNE

C'est entendu, je prierai pour ta canaille. Le plus drôle là-dedans, c'est que tu ne sais pas un mot de flamand.

MAGGY

Je finis par me débrouiller.

JEANNE

Grâce à tes gestes, ta mimique. J'ai bien ri de t'entendre l'autre soir: *Mijn beste vriend, wij sullen een... een cantique zingen, die..* Mais as-tu réussi à les faire chanter ?

MAGGY

Assez pour chanter le salut. (*Maggy fixe une petite image dans sa main*).

JEANNE

Je ne te reconnais plus. Qu'est-ce que tu regardes comme cela ?

MAGGY

Un souvenir de mon cher petit frère Martial. Tiens, lis.

JEANNE (Lisant lentement)

« Je passerai dans le monde pour faire le bien. »
C'est lui qui a écrit cette pensée ?

MAGGY

Oui, je l'ai trouvée dans son journal.

JEANNE

C'est beau !

MAGGY

N'est-ce pas ? Ah ! il est bien généreux, mon fréro. (*Après un moment*) Mon amie, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

JEANNE

Vas-y, plus rien ne m'étonne de toi. Tu te maries !

MAGGY

J'ai fait profession dans le Tiers-Ordre de S. François d'Assise.

JEANNE

Es-tu folle, Maggy ?

MAGGY

Tu le seras toi aussi avant longtemps.

JEANNE

Ma chère Maggy, je veux bien te suivre dans la visite aux pauvres, aller avec toi à certaines cérémonies religieuses, même confectionner du linge pour tes gueux, mais tertiaire ? me vois-tu ? Ah ! ah ! ah !

MAGGY

Tu ris, mais dans le fond, je sais bien que tu aimes le Tiers-Ordre. N'est-ce pas un tonique vivifiant pour se tenir en bonne santé spirituelle ? Est-ce être folle que de travailler à sa sanctification et à celle des autres ?

JEANNE

Le Tiers-Ordre est un souvenir du passé.

MAGGY

Au contraire, il est toujours vivant. Il est jeune et la jeunesse a grand besoin de la formation spirituelle qu'il donne.

JEANNE

Je suppose que tu vas pousser tes élèves dans le Tiers-Ordre ?

MAGGY

Je commencerai par les inviter à recevoir le cordon de S. François. A quatorze ans, j'espère qu'ils seront assez généreux pour entrer d'eux-mêmes dans le troisième ordre.

JEANNE

Bon, je te vois dans ta classe: tu passes ton temps à leur parler du Tiers-Ordre, des saints franciscains...

MAGGY

Voyons, n'exagère pas. Je m'efforce de conserver l'innocence des enfants que le bon Dieu m'a confiés. D'ailleurs une seule chose est nécessaire pour ces enfants aussi bien que pour moi-même. L'essentiel est de leur donner Dieu, même si la règle de trois et l'accord du participe en souffrent un peu. N'est-ce pas grand, n'est-ce pas beau de leur faire pratiquer la vertu ? Ceux qui en auront instruit un grand nombre dans les voies de la sainteté...

JEANNE

...brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités. Te voilà rendue au ciel.

MAGGY

J'espère bien y aller un jour et y amener avec moi tous mes élèves et leurs parents, leurs amis et le monde entier.

JEANNE

Et moi ? je resterai à te regarder faire ?

MAGGY

Tu m'accompagneras partout, ma chère Jeanne.

JEANNE

Je ne puis t'accompagner partout, mais je veux bien, avec la grâce de Dieu, accomplir ma petite part.

MAGGY

Bravo ! Jeanne. (*Son d'une cloche d'appel*)

JEANNE

Tes élèves vont entrer, je te laisse. Je vais aller terminer la lecture de ton livre.

MAGGY

La vie de saint François ?

JEANNE

Oui. Tu as raison de l'aimer: il est ... séduisant.

MAGGY

Assez pour t'attirer dans son Tiers-Ordre ?

JEANNE

Peut-être... Bonjour, Maggy.

MAGGY

Au revoir, Jeanne.

SCÈNE VII

MAGGY, SES ÉLÈVES

(Elle jette un coup d'œil circulaire pour se rendre compte que tout est à l'ordre, adresse une prière muette au crucifix, va à la porte, fait défiler ses élèves qui entrent en se bousculant, et vont prendre leur place. Elle rappelle à l'ordre, rectifie d'un signe la tenue, puis lentement se signe. Les élèves l'imitent gauchement.)

MAGGY

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
Ainsi soit-il.

LES ÉLÈVES

Notre Père...

MAGGY

O Marie, conçue sans péché.

LES ÉLÈVES

Priez pour nous qui avons recours à vous.

MAGGY

Au nom du Père... (Les élèves continuent)

MAGGY

Mes enfants, vous voyez cette croix. Vous avez bien retenu, j'espère, quel est celui qui est cloué dessus, c'est... (Paul entre) D'où viens-tu ?

PAUL

J'ai été porté le lunch à mon père. (Il va s'asseoir).

MAGGY (reprenant sa question)

Paul, comment appelez-vous celui qui est cloué sur cette croix ?

PAUL

Dieu le Père, Mamzelle.

MAGGY (sans s'émouvoir)

Non, c'est Dieu le Fils, qui s'est fait homme pour nous sauver. Jean, comment s'appelle Dieu le Fils fait homme ?

JEAN

Le Saint-Esprit.

MAGGY (leur montrant une image représentant la Nativité)

Voyons, regardez bien. Vous savez tous quel est le doux petit Enfant qui est couché dans la crèche ?

FRANÇOIS

Oh ! oui, Manzelle, c'est Jésus, c'est le petit Jésus.

MAGGY

Très bien, François, vous voyez bien que vous le savez. Comme il est gentil, n'est-ce pas, voyez comme il vous regarde avec amour. Il est si bon ! Eh bien, quand il est devenu grand, des méchants hommes l'ont pris et l'ont cloué sur une croix pour le faire mourir.

QUELQUES ÉLÈVES

Oh !

FRANÇOIS

Pauvre petit Jésus !

MAGGY

Les hommes sont bien méchants de faire souffrir Jésus qui est si bon. Où était Jésus avant de venir sur la terre ? Marcel ?

MARCEL

Au ciel, Mamzelle.

MAGGY

Était-il obligé de venir sur la terre ?

MARCEL

Non, Mamzelle.

MAGGY

Edouard, pourquoi est-il venu sur la terre ?

ÉDOUARD

Pour nous sauver, Mamzelle.

MAGGY

Sauver de quoi ?

ÉDOUARD

De l'enfer, Mamzelle.

MAGGY

Léon, pourquoi les hommes étaient-ils condamnés à l'enfer ?

LÉON

Parce que... parce que... Adam avait mangé une pomme...

MAGGY

Dites plutôt un fruit.

LÉON

Un fruit.

MAGGY

C'est péché de manger des fruits ?

LÉON

Oui... non... euh...

MAGGY

Allons, qui peut aider Léon à trouver la réponse ?

GABRIEL

Moi, Mamzelle.

MAGGY

Dites, Gabriel.

GABRIEL

Adam et Eve avaient désobéi au bon Dieu.

MAGGY

En quoi ont-ils désobéi ?

GABRIEL

Le bon Dieu leur avait défendu de manger de l'arbre.

MAGGY

Vous voulez dire du fruit de l'arbre. De quel arbre ?

GABRIEL

L'arbre... l'arbre...

MAGGY

...de la science...

GABRIEL

...de la science...

MAGGY

...du bien...

GABRIEL

...du bien et du mal.

MAGGY

Bien. Et parce qu'ils ont désobéi au bon Dieu en mangeant du fruit de cet arbre, le bon Dieu les a condamnés à souffrir et à mourir. Nous n'aurions pas pu aller au ciel si le petit Jésus n'était pas venu nous racheter. Est-ce que les hommes l'ont bien reçu, le petit Jésus, quand il est venu sur la terre, Léon ?

LÉON

Non, Mamzelle, il n'y avait pas de place pour lui dans les hôtels.

MAGGY

C'est bien cela. Il a laissé son beau ciel parce qu'il nous aimait. Il est né dans une crèche, il faisait très froid et personne n'a voulu le recevoir chez lui.

FRANÇOIS

Pauv' petit Jésus !

MAGGY

L'auriez-vous reçu, vous autres ?

QUELQUES ÉLÈVES (avec une moue d'ignorance)
O.u.i. Peut-être.

MAGGY

Aujourd'hui, vous pourriez le recevoir dans votre cœur. Il y a une prière qui raconte les grandes vérités de la vie du petit Jésus, le *Je crois en Dieu*. Qui sait le *Je crois en Dieu* ?

LOUIS

Moi, Mamzelle.

MAGGY

Allez.

LOUIS

Jecroisendieule père..... toutpuissant.....créateurducielédelaterre... énédelaviergerie..... astefesteconspulate...

MAGGY

Hein ! Quoi ?

LOUIS (mécontent)

Astef...

MAGGY

Astef ? A souffert, de souffrir : a souffert sous Ponce-Pilate ; P-o-n-c-e P-i-l-a-t-e, Pilate, c'est le... (*Soudain, cris de putois, bruits, vociférations, Louis vient de donner un coup de pied à Jean*).

JEAN

Aie ! aie ! aie !

MAGGY

Eh bien ? Quoi ?

JEAN

Il m'a donné un coup de pied. Oûh !

LOUIS

Mamzelle, c'est lui qui a commencé. Y s'moque de moé parce que j'm'ai trompé.

JEAN

C'est pas vrai, hi ! hi ! hi ! Y m'apelle Jeannot Lapin. Chu pas plus lapin que lui. (*Louis frappe Jean*).

LOUIS

Menteur. (*Scène de pugilat*)

JEAN

Aie ! J'vas l'dire à mon père. (*Jean donne un coup de poing à Louis qui lui remet. Les élèves entourent les combattants. Jean lui crache à la figure.*)

LOUIS

Mon salop !

(*Louis saisit son plumier et le lance à Jean; il manque le but et vient s'abattre sur la joue de Maggy; Jean saute sur Louis et tente de le jeter par terre.*)

MAGGY

(*Elle réprime un mouvement de colère, puis se-reine, souriante, prend la boîte à récompense*) Mes enfants, le premier des deux qui cessera de se battre viendra choisir une récompense. (*Les deux adversaires s'avancent, le nez baissé, les yeux brillants.*)

LOUIS

J'ai arrêté le premier, Mamzelle.

JEAN

Non, c'est moi.

MAGGY

C'est bon, tous les deux, mais pas avant de vous être réconciliés. Donnez-vous la main. (*Après hésitation, ils se donnent la main, puis vont choisir une récompense et retournent à leur place; murmures chez les autres, protestations...*)

PAUL

J'vas battr' moé tou pour avoir une image.

MAGGY

Silence ! Mes chers enfants, il ne faut jamais rire des autres; tous nous avons quelque faute à nous faire pardonner; il faut être indulgent pour son prochain. Vous savez ce que saint Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, a répété jusqu'à sa mort ? Dites-le, Paul.

PAUL

J'le sais pas, Mamzelle.

MAGGY

Louis ?

LOUIS

.....

MAGGY

Asseyez-vous. Saint Jean ne prononçait pas de longs sermons. Il montait en chaire et disait invariablement: Aimez-vous les uns les autres. Louis doit aimer Jean et Jean doit aimer Louis. Jean ne doit pas se moquer de Louis et Louis ne doit pas appeler Jean: Jeannot Lapin. Les noms qu'on a choisis pour vous à votre baptême sont très beaux. Ils ont été portés par de grands saints: Paul, le grand Apôtre (*Paul se rengorge*) Jean, celui qui reposa sa tête sur le cœur de Notre-Seigneur (*Jean se dandine*) Louis, roi de France (*Louis dégage la poitrine et relève la tête*) Il y a parmi vous un petit garçon qui porte le nom d'un grand saint. (*Tous se regardent*) Ce grand saint a imité le petit Jésus toute sa vie: il a aimé tout le monde et tout le monde l'aimait; il parlait aux petits oiseaux et les petits oiseaux l'écoutaient et chantaient pour lui, parce qu'il était pur et aimable; il s'appelait... François, François d'Assise. (*Tous les yeux se tournent vers François qui sourit et se frotte les mains*) Aimeriez-vous connaître son histoire ?

QUELQUES VOIX

Oh ! oui, Mamzelle.

MAGGY

Je vous la raconterai le jour de sa fête, le 4 octobre.

QUELQUES ÉLÈVES (protestant)

Ah !

MAGGY

Passons maintenant à la grammaire. Comment s'accorde l'adjectif, Paul ? (*Pendant tout le reste de la classe, un élève s'amuse à faire descendre au-dessus de la tête de François, une araignée en métal, chaque fois que Maggy se tourne au tableau-noir pour écrire. Les autres élèves rient et poussent des exclamations qui intriguent Maggy et François, tous les deux ignorant le manège. D'autres se lancent des boules de papier. Quelques-uns atteignent Maggy qui semble pas s'en apercevoir.*)

PAUL

L'adjectif s'accorde en jambe et en homme avec le nom auquel il se rapporte.

MAGGY

Voyons, articulez et ne dites pas de sottise. (*Elle écrit les mots genre et nombre au tableau-noir*) Répétez, et faites attention, cette fois: en genre et en nombre. Comment s'accorde l'adjectif ?

PAUL

.....

MAGGY (mouvement d'humeur)

Vous êtes muet ?

PAUL

J'l'ai dit, j'l'ai dit pu.

MAGGY (sèchement)

Prenez votre grammaire et écrivez la réponse sur votre cahier. (*Paul sort son livre en bougonnant et se met au travail*). Louis, comment s'accorde l'adjectif ?

LOUIS

L'adjectif s'accorrrdre en gendrrre et en nombrre (*Quelques élèves pouffant de rire. Louis leur lance un regard furibond*).

MAGGY

En genre, non en gendre. (*Elle écrit la définition au tableau*) Qui sait ce qu'est un gendre ?

JEAN

C'est un homme qui a une belle-mère.

MAGGY

Prenez votre devoir de calcul (*Elle écrit au tableau des exercices de multiplication*) Posez bien vos chiffres. (*A un moment donné, la cloche sonne. Tous les élèves alors jettent leurs livres et cahiers dans leurs pupitres, puis se précipitent vers la sortie en se bousculant pour s'emparer du bouton de la porte. Maggy s'approche, rétablit l'ordre, les élèves sortent plus ou moins en rang. Elle retient François, à moitié vêtu et Gabriel, la joue gonflée par un mal de dents.*) Eh bien, François, tu ne t'habilles pas ?

FRANÇOIS

J'n'ai pas d'manteau, Mamzelle. (*Maggy enlève son tricot et entoure, maternelle, le petit corps frissonnant, puis passe à Gabriel*).

MAGGY

Alors, Gabriel, elle te fait toujours mal, ta dent ?

GABRIEL

Oui, Mamzelle !

MAGGY

J'ai quelque chose qui te fera du bien. Tu veux que je la soigne ?

GABRIEL

Oh ! oui ! (*Maggy sort de son sac une bouteille qu'elle ouvre, un pois d'ouate qu'elle assujetti à un cure-dent et qu'elle trempe dans la bouteille*).

MAGGY

Tu n'as pas peur. (*Gabriel fait signe que non*).
Ouvre la bouche. Celle-la, n'est-ce pas ?

GABRIEL

Ouais !

MAGGY

Bouge pas, ce ne sera pas long. Ça va mieux, maintenant ? (*L'enfant sourit*) Va t'en à la maison.

GABRIEL

Merci, Mamzelle.

SCÈNE VIII

MAGGY (seule)

(*Elle revient d'un pas lourd vers son pupitre. Elle prend d'un geste las ses cahiers, promène son regard sur sa classe, l'air abattu, et la tête dans les mains, dit :*)

Comme me voilà loin de la poésie, de l'art, des choses belles et intelligentes, des amies de choix dans un salon élégant où tout sourit aux yeux. Jeanne a bien raison, je ne suis pas faite pour cette sale besogne dégrossir ces ignares qui ne me paient que d'ingratitude, user ma jeunesse, mes belles années au contact de ces Flamands crasseux qui faussent à qui mieux mieux avec une conviction à désarmer les archanges. Quel bien leur ai-je fait ? Comment saurais-je trouver les cordes de ces âmes et arriver à les transformer en Dieu ? Je me dépense sans résultat. Non vraiment, je ne suis pas faite pour cela.

(*Elle promène son regard sur sa classe, puis s'arrête sur le crucifix, et pensive:*) O mon cher Jésus (*En sourdine, le PANIS ANGELICUS, sur violon*). Toi non plus, tu n'étais pas fait pour cela. Tu n'étais pas fait pour fabriquer des tables et des charrues dans un atelier de charpentier. Tu n'étais pas fait, ô Sagesse éternelle, pour raconter des histoires aux paysans de Galilée. Tu n'étais pas fait, ô saint Agneau, pour être mis à mort sur un gibet comme un voleur. (*Elle s'agenouille devant le crucifix; jet de lumière sur elle*) Et c'est cela que tu as voulu, et c'est la part que tu as choisie. Alors, voudrais-je autre chose, moi, ta petite disciple? O Christ, c'est en faisant des chaises, en contant d'enfantines paraboles et en mourant sur la croix que tu as sauvé le monde: c'est donc la vraie méthode, ta méthode à toi, et le seul apostolat est celui-là. Qu'importe ce qu'on fait! Qu'importent les fruits visibles et les consolations! L'importance est d'aimer. Et si l'on souffre, et si cela ne va point, et si tout échoue dans nos mains, eh bien! tant mieux, c'est cela qui est utile. Me voici, doux Seigneur, « donne-moi la force de faire ce que tu me demanderas, et puis demande-moi ce que tu veux. » (*S. Augustin*)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Taudis sordide: à droite, grabat où râle un phtisique. Sa femme, l'air endormi, bougon, tripote son fricot. À gauche, table branlante sur laquelle voisinent du linge malpropre, du pain, une bouteille, une bougie; ci et là, chaises boîteuses, une cuve, un poêle. Du linge d'une propreté douteuse est suspendu sur une corde.

SCÈNE I

FRANCKEN, LISA

FRANCKEN

(Un hoquet le soulève, sa main se crispe à sa gorge, pour empêcher la toux d'éclater. Le vent entrebaille la porte, furete dans le logis, taquine et exaspère le malade) Lisa, Lisa...

LISA

Qu'est-ce que tu veux encore ?

FRANCKEN

Ferme donc la porte.

LISA

(Elle va claquer la porte en haussant les épaules)
Hein! T'es pas fatiguant, toi !

FRANCKEN

(Le malheureux s'est relevé sur son séant et tient à deux mains ses poumons déchirés, les yeux fermés. Il crache son sang dans son mouchoir collant, essuie la sueur qui inonde son front, reste un temps, immobile, accroupi, haletant) Lisa...

LISA

Qu'est-ce qu'i t'faut ? (*Elle le considère, les mains aux hanches, l'air stupide*).

FRANCKEN

(*Il prend une des mains de Lisa dans les siennes et répète avec des yeux de chien battu et des lèvres qui essayent de sourire*) Lisa... (*Elle retire sa main*) Tu le sais bien. Je voudrais que tu t'occupes un peu de moi. Je n'ai que toi dans le monde. Si tu m'abandonnes, qu'est-ce que je vais devenir ?

LISA

J'peux tout de même pas passer tout mon temps à côté de toé.

FRANCKEN

Ce n'est pas ce que je demande. Je voudrais que tu aies des égards pour moi, ton mari, le père de nos enfants.

LISA

Des égards, vous voyez pas ça. C'est tout juste si ça le souffle et ça s'mêle de parler en tarmes. Des égards, des égards à Monsieur. C'est i ma faute si t'es malade, hein ? Et pi, si tu tousses, c'est ben parce que tu l'veux : tu t'découvr' toujours. Des égards quand l'buffet est vide ! Des égards quand c'est tout just' si on n'meurt pas d'faim. Des égards ! ceuse d'la Saint-Vincent-d'Paul en ont eu, eux, des égards ? Ça fait des s'maines qu'on les attend. F'raient ben d's'amener avec leurs égards, c'est tout juste. Et ton Père franciscain, en-a-t'y des égards ? Y est pas r'v'nu. Y en a eu assez d'ane visite. C'est tout juste, les pauv', c'est pas faite pour frayer avec le monde instruite ! Des égards !!!

FRANCKEN

Tu n'me comprend pas, tu ne veux pas me comprendre. Tu ne m'aimes plus.

LISA

Tu vas faire du sentiment, c'est tout juste. Laisse-moi donc tranquille. Tu me fatigues avec tes lamentations.

FRANCKEN

C'est bon, c'est bon.

SCÈNE II

LES MÊMES. LA VERDON

LA VERDON

(*Entrant armée d'un escabeau*) Tiens, Mame Francken, j'vous rapporte vot' escabeau.

LISA

Posez-le là et v'nez vous asseoir.

LA VERDON

Vous êtes pas v'nu au syndicat, hier soir ?

LISA

J'ai pas pu, avec c'malade dans la maison; y a pu moyen d'sortir, c'est tout juste. J'vas manquer encore mon cinéma à soir.

LA VERDON

J'peux ben garder vos p'tits, si vous voulez y aller. Entre socialistes, faut ben s'aider, pas vrai ?

LISA

Marci ben. Ah ! si l'partage peut s'faire un jour ! Moé, j'su pour l'égalité, c'est tout just'.

LA VERDON

A bas les riches, les exploiteurs du pauv'monde. C'est tous des voleurs qui vivent comme des pachas pendant que nous aut' on crev'. Ils s'enrichissent avec nos sueurs et not' sang. Mais chacun son tour.

LISA

C'est tout juste.

LA VERDON

Et pi, on aura nous aut' aussi des belles maisons, des belles toilettes, on mangera à not' faim, on roulera en carosse, on ira aux grands théâtres, nous aut' aussi, c'pas ?

LISA

C'est tout juste, Mame Verdon.

SCÈNE III

LES MÊMES, PAUL

PAUL (arrivant tout essoufflé)

M'man, m'man, Mamzelle Maggy est à maison.

LA VERDON

Qu'est-ce qu'a veut ?

PAUL

Elle veut vous voir rapport à la chorale; elle aurait besoin de vous pour recevoir les invités à la fête des Flamands.

LA VERDON

Dis-y que j'm'en vas. (*Paul sort*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS PAUL

LISA

Maggy par icit', Maggy par là. On n'parl' plus que d'elle partout. Est jamais v'nu icit', par exemple.

LA VERDON

C'est un' ben brav fille qui a pas peur du pauv' monde. Elle mont' le chant à mon Paul après la classe: il a un' ben belle'voix, mon Paul. Pi y fait ben du progrès en classe avec elle. Il ira loin, mon Paul.

LISA

C'est tout juste, y a du talent.

LA VERDON

Elle l'a choisi pour porter l'drapeau à la procession, un beau drapeau en soie avec de l'or dessus. Mon Paul va conduire toute la procession.

LISA

Vous y allez, vous, à la chorale ?

LA VERDON

Si jamais j'y vas, ce sera ben pour faire plaisir à Mamzelle Maggy: ça c'est du monde, et puis, elle est si comique avec sa crânerie pi son accent. Chaque fois que mon Paul y va, y r'vient tout changé: j'l'r'connais plus. Y a des lumières, qu'y dit, des violons, c'est beau ! Et pi, vous savez, on joue la Brabançonne...

LISA

Mais cout'donc, c'te Maggy-là, c'est pas un' socialisse... c'est tout jus'.

LA VERDON

Et qu'est-ce que ça fait ? C'est tous des socialisses qui sont dans la chorale. Bon ben, j'm'en vas. Et pi, faut pas se gêner, si vous voulez aller aux vues... vous m'amènerez les p'tits, j'les gard'rai.

LISA

Marci ben. Y sont chez Mame Sansouci, j'pense ben qu'a va les garder à soir. Faut ben avoir d'la distraction, c'est tout just'.

LA VERDON

Voulez-vous-tu me prêter vot'cuve ? faut que j'fasse ma lessive.

LISA

(*Débarrassant la cuve du linge qu'elle contient*)
T'nez, emportez-la. (*La Verdon sort*)

SCÈNE V

LES MÊMES, M. LÉONARD

M. LÉONARD

Bonsoir, madame.

LISA

Qu'est-ce que vous voulez ?

M. LÉONARD

Vous avez un malade, ici ?

LISA

Oui, mais on v'vous a pas fait demander.

M. LÉONARD

Non, c'est le Père Nicolas qui m'a prié de venir voir votre mari.

LISA

On n'a pas les moyens de se payer l'docteur, nous aut'.

M. LÉONARD

Qui vous parle de paiement ? Ça ne vous coûtera rien, madame.

LISA

Comme ça, c'est bon, entrez. Et pi, c'est pas trop tôt, y en mène pas large, le pauv', r'gardez-le, y est là.

FRANCKEN

Bonsoir, docteur.

M. LÉONARD

Bonsoir, mon ami, ça n'va pas ?

FRANCKEN

J'en ai pas pour longtemps: j'achève d'me cracher les poumons.

M. LÉONARD

Ça passera. (*Il lui prend sa température, lui tâte le pouls, l'ausculte à l'aide du stéthoscope, prend des notes, rédige une prescription*).

LISA

C'est la misère noire, Mossieur le docteur depuis que mon homme travaille pu. Vous comprenez... avec trois enfants sur les bras... Créyez-vous qui va s'lever betôt ? J'm'd'mande ben c'qu'on va dev'nir...

FRANCKEN

Merci, docteur, et que le bon Dieu vous bénisse.

LISA

L'bon Dieu ! c'est à s'd'mander s'il existe.

M. LÉONARD

Je vais vous envoyer porter un tonique. Vous en prendrez trois fois par jour dans un peu d'eau. (*Remettant un billet de banque à Lisa*) Tenez, madame, vous lui achèterez des œufs et de la viande rouge. Bon courage. Je repasserai le voir bientôt.

LISA

Marci ben. vous êtes le bon Dieu, monsieur le docteur. (*Il sort*)

SCÈNE VI

LISA. FRANCKEN

FRANCKEN

Lisa, qu'est-ce que tu penses... de mon franciscain ?

LISA

Dors donc, toé, pi laisse-moé tranquille.

(*Elle pousse du pied sous la table le linge de la cuve, brasse son ragoût, y goûte, le sale.*) Bon, c'est assez cuit. (*Elle va se trancher un morceau de pain, mange à même le chaudron et va se pencher sur son mari.*) Y dort, c'est tout juste. (*Elle s'empare d'une assiette, la remplit, la dépose à la portée de Francken, elle taille un morceau de pain qu'elle place près de l'assiette.*) Si y a faim, y s'en prendra. Y a les enfants. Ben j'vas aller les faire manger chez Mame Sansouci. Ca m'r'tard'ra moins pour les vues. Pi avec l'argent du docteur, on va s'amuser. (*Elle met son chapeau, son manteau, s'empare du chaudron, baisse la mèche de la lampe, prend un pain, et se dirige vers la porte.*) Comme ça, tout l'monde aura mangé, c'est tout juste.

SCÈNE VII

FRANCKEN. MAGGY. JEANNE

MAGGY

(*Elle frappe trois coups discrets et passé la tête par la porte entr'ouverte*) C'est ici, chez M. Francken? Il n'y a personne, Viens, Jeanne, Attention aux puces!

JEANNE

Tu n'as pas peur, Maggy?

MAGGY

De quoi? Non, le Maître est avec nous. (*Elles s'aperçoivent de la présence de Francken*) Il y a quelqu'un, il dort, laissons-le reposer.

JEANNE

Pourquoi ne disais-tu rien, tantôt, dans la rue? Est-ce que tu étais triste?

MAGGY

Mais non, pourquoi serais-je triste ?

JEANNE

Est-ce que je t'ai fait de la peine ?

MAGGY

Ma chère petite Jeanne, écoute, il ne faut pas m'en vouloir : si je ne parle pas, c'est que je prie pour que le Saint-Esprit me dicte les paroles que je dois dire à ces pauvres gens... Nous n'avons pas besoin de parler, n'est-ce pas ? mais nous avons tant besoin de prier ! C'est lui qui doit faire le bien pour nous... Pendant que je parle, toi, tu pries. Jamais nous n'aurions en l'assentiment de la Verdon si tu n'avais pas prié. Le bon Dieu touchera son cœur et elle reviendra à des meilleurs sentiments.

JEANNE

Prier ! c'est bien tout ce que je puis faire : je ne saurais quoi leur dire.

MAGGY

Prier, c'est l'essentiel. Et depuis que tu es tertiaire, ma chère Jeanne, tes prières sont plus puissantes auprès du cœur de Dieu.

JEANNE

Ma chère Maggy, depuis quelque temps, une lumière nouvelle brille dans tes yeux.

MAGGY

C'est vrai.

JEANNE

Tu as un secret ?

MAGGY (hésitante)

Oui.

JEANNE

Peux-tu me le confier ?

MAGGY

Oui, ma chère Jeanne. (*Après un regard vers le malade*) Tu sais que j'ai trois frères au front.

JEANNE

Oui, et même deux sont franciscains.

MAGGY

Eh bien ! j'ai offert ma vie pour eux.

JEANNE

Comment ?

MAGGY

Leur vie est plus utile que la mienne. Et si Dieu accepte mon sacrifice, ils reviendront vivants.

JEANNE (*émue, embrassant Maggy*)

Quant à moi, jamais je ne te remercierai assez, Maggy, d'avoir converti mon père et de m'avoir fait entrer dans le Tiers-Ordre : je vois la vie maintenant sous un angle tout différent.

MAGGY

Sous l'angle divin. Ah ! tu verras comme ta vie sera lumineuse, méritoire et profitable pour les âmes, si tu observes bien les prescriptions de notre sainte Règle. (*Francken se réveille dans un accès de toux*). M. Francken ? Bonsoir, monsieur. C'est le Père Nicolas qui m'envoie. Ce bon Père franciscain m'a dit que vous étiez malade. Je suis venue vous voir avec mon amie Jeanne.

FRANCKEN (*à Jeanne*)

Bonsoir, Mademoiselle.

MAGGY

Comment allez-vous ?

FRANCKEN

Eh... on va comme on peut, mademoiselle. Vous êtes bien bonne... Je... (*Sa toux le reprend, déchirante, sauvage*).

MAGGY

Vous avez la fièvre, tenez, j'ai quelque chose de bon pour vous. (*D'un sac à main, elle sort une grappe de raisins qu'elle lui met à la bouche, un à un. Jeanne sort une bouteille de vin, en verse dans un gobelet qu'elle passe à Maggy qui en fait boire au malade.*) Vous en prendrez encore tout à l'heure. (*Elle dit un mot à l'oreille de Jeanne qui sort.*)

SCÈNE VIII

FRANCKEN, MAGGY

MAGGY

Comment vous sentez-vous ?

FRANCKEN

Oh ! mieux, ça va mieux, merci... Mais... c'est tout de même une misère, n'est-ce pas, ma bonne demoiselle. Une misère... une misère... Regardez-moi ça, si c'est pas une pitié ! Un malade, pas vrai ? ça devrait être dans une bonne chambre claire, bien chauffée, et bien propre, avec des rideaux et des fleurs !... Oh ! j'aime tant ça, moi, des fleurs ! Des fleurs !... Ah ! oui ! regardez-moi ça : une pitié qu'vous dis... Si j'étais bien soigné, il me semble que je reviendrais... peut-être... Mais non, c'est trop tard maintenant... Mes poumons s'en vont, voyez-vous..

MAGGY

Il faut espérer, M. Francken.

FRANCKEN

Et les enfants ! des malheureux ! C'est y pas à pleurer tout de même ! Ah ! mon Dieu, mes pauv'-enfants, mes pauv'enfants ! Leur papa qui voulait leur faire une bonne petite vie... Il est beau leur papa. (*Il pleure*). Et elle, ma femme, elle ne fait rien, une fainéante. Et elle se f... de moi : et c'est ça surtout qui me fait mal. Ah ! je peux ben vous le dire. Je l'aimais bien, tout de même, ma Lisa, mais je vois maintenant qu'elle ne m'aime pas, elle. Elle m'a épousé parce que j'avais un peu de sous. Maintenant, j'peux pu rien lui dire, pas un mot... qu'elle se fâche. Je suis tout juste comme un chien pour elle... Et c'est ça qui m'fait mal, voyez-vous, c'est ça qui m'f... (*Une affreuse quinte le fait se soulever avec des râles et des hoquets ; il pleure et sanglote comme un enfant ; Maggy le recouche, se penche et lui essuie le front de son mouchoir. Il la contemple, lui sourit et apaisé, murmure :*) Merci.

MAGGY

(*Elle lui montre un crucifix*) Voyez Notre-Seigneur comme il a été martyrisé, le pauvre Sauveur ; nous pouvons bien endurer quelque chose pour lui, nous aussi, n'est-ce pas ? Personne ne l'a consolé, lui, et pourtant il console si suavement ceux qui souffrent par amour pour lui. C'est bon de souffrir dans ses bras, sur son cœur !... Souffrir passe, avoir souffert demeure...

FRANCKEN

Oh ! oui...

MAGGY

Vous voulez bien souffrir avec lui, pour lui ?

FRANCKEN

Oui, mademoiselle. Comment vous appelez-vous ?

MAGGY

Maggy, Maggy Lekeux, je n'habite pas loin d'ici, rue de l'Hesbaye.

FRANCKEN

Vous... vous reviendrez, hein, mademoiselle Maggy ?

MAGGY

Oh ! oui. Tiens, demain après-midi, j'ai congé ; je viendrai vous voir... si vous êtes sage.

FRANCKEN

Je le serai, mademoiselle, je le serai.

SCÈNE IX

LES MÊMES. JEANNE

JEANNE

Ça été un peu long. Tiens. *(Elle lui remet une petite boîte).*

MAGGY

Merci. Tenez, M. Francken, vous prendrez ces pastilles. *(Toutes deux mettent un peu d'ordre dans le logis).*

SCÈNE X

LES MÊMES. LA SIFFERT

SIFFERT *(Entrant)*

Mame Lisa n'est pas là ?

FRANCKEN

Non, elle est partie.

SIFFERT

Et les petits ?

FRANCKEN

Ils doivent être chez mame Sansouci. Avez-vous des nouvelles de vot'mari, mame Siffert ?

SIFFERT

Non, ah ! si cet enfer peut finir ! Mon Mari ! où est-il ? que fait-il ? il est peut-être mort, si j'l'sais pas.

FRANCKEN

Faut espérer, mame Siffert.

SIFFERT

Espérer, espérer. Laissez-moi donc tranquille. J'espère pu en rien.

FRANCKEN

Mademoiselle Maggy, je vous présente mame Siffert.

MAGGY

Bonsoir, madame.

SIFFERT

Bonsoir.

MAGGY

Jeanne, mon amie, Madame Siffert, ne viendriez-vous pas à la chorale ?

SIFFERT

La chorale ? Chez les Franciscaïns ?

MAGGY

Oui. Vous devez avoir une jolie voix, vous.

SIFFERT

Moi, à l'église !... Jamais, entendez-vous ? J'suis spirite moi... et j'crois pu à toutes ces histoires.

FRANCKEN

Vous croyez plutôt aux tables tournantes.

SIFFERT

J'sais c'que j'fais, moi... et puis, je prie chez moi, je crois en Dieu, moi, et Dieu est partout, et je n'ai pas besoin de vos baraques pour le trouver. J'me confesse à Dieu moi... Et j'l'prie peut-êt' plus que vous ! (*Pendant ce temps, Jeanne s'est retirée un peu à l'écart et prie, recueillie*).

MAGGY

Je vous assure que je prie beaucoup aussi, surtout pour mes frères au front.

SIFFERT

Ah ! vous avez des frères au front ?

MAGGY

Trois, et vous madame Siffert, vous avez sans doute quelqu'un de votre famille à la guerre ?

SIFFERT

Mon mari.

MAGGY

C'est triste, n'est-ce pas, d'être sans nouvelle de ceux qu'on aime ?

SIFFERT

Oh ! oui, allez, c'est triste... si seulement on pouvait lui écrire...

MAGGY

Ecoutez, j'ai un moyen sûr de correspondre avec eux : voulez-vous lui écrire une lettre ? Je la lui ferai parvenir, et vous aurez une réponse sans tarder.

SIFFERT

Vrai ?

MAGGY

Comme je vous dis.

SIFFERT

Comment ça ?

MAGGY

Par mes frères qui sont là-bas. Ils sont bien gentils: deux sont franciscains. Si vous le voulez, je leur demanderai de prier pour vous et votre mari.

SIFFERT

Ne me parlez pas de cela. N'm'parlez pas de ça, sinon...

MAGGY

Mais voyons, vous aimez le bon Dieu, n'est-ce pas ?

SIFFERT

Oui, j'aime le bon Dieu, plus que vous...

MAGGY

Alors il faut prier les uns pour les autres.

SIFFERT

Dites donc vous, vous n'allez tout de même pas me faire la leçon...

MAGGY

Calmez-vous... pauvre madame Siffert ! Vous voulez faire plaisir à Jésus, n'est-ce pas ? Vous ne voulez pas, tout de même, lui faire de la peine... il a été si bon pour nous ! (*Maggy fait asseoir la Siffert et lui parle doucement*) Vous souffrez beaucoup, je sais, votre cher mari, que vous aimez bien, est au loin, séparé de vous. Il vous aime, lui aussi, il pense souvent à vous. Il souffre beaucoup, lui aussi. Mais n'oubliez pas que Jésus a souffert encore davantage pour nous sauver. Parce qu'il nous aimait, il a enduré les crachats, les coups, les moqueries, la croix après avoir été trahi par ses amis... Il nous aime toujours, vous, votre mari, tous les hommes. Vous allez écrire à votre mari. Votre lettre lui apportera un peu de bonheur au milieu des horreurs de la guerre. Il faut espérer... la guerre va finir... et votre mari vous reviendra, vous verrez.

SIFFERT (Pleurant)

Taisez-vous, (*gémissante*) ne parlez plus...

MAGGY

Où demeurez-vous ?

SIFFERT

Dans la cour d'en face, au deuxième.

MAGGY

Je passerai demain prendre votre lettre. Cela vous va ?

SIFFERT

C'est bon.

MAGGY

Viens, Jeanne. Il se fait tard et nous avons encore plusieurs visites à faire. Bon courage, M. Francken. Bonsoir, madame Siffert.

JEANNE

Je t'en prie, Maggy, rentrons à la maison, je suis fourbue.

FRANCKEN

Bonsoir, mademoiselle, et merci. (*Maggy et Jeanne sortent*)

SCÈNE XI

FRANCKEN, LA SIFFERT

FRANCKEN

C'est un ange du bon Dieu.

SIFFERT

Vous pensez, vous, qu'on peut avoir confiance en elle.

FRANCKEN

Oh ! oui, quand on se dépense comme cela pour les pauvres et les malades, on peut dire que c'est une bonne fille. C'est le bon Dieu qui passe à notre porte, madame Siffert.

SIFFERT

Le bon Dieu, le bon Dieu, vous allez un peu vite, monsieur Francken. J'admets ben qu'elle a des yeux qui vous entrent dans l'âme et qu'il est bien difficile de lui résister. On sent qu'elle nous aime, et ça, voyez-vous, ça fait chaud au cœur. Tout de même, j'attendrai de recevoir des nouvelles de mon mari pour dire comme vous : « C'est un ange du bon Dieu. »

FRANCKEN

Vous allez en recevoir des nouvelles de votre mari et plus vite que vous pensez encore et beaucoup mieux en tout cas que vos tables tournantes.

SIFFERT

On verra bien. Je vais tout de suite écrire...
Bonsoir. (*Elle sort*)

SCÈNE XII

FRANCKEN, SEUL

C'est un doux ange du bon Dieu. Je me sens devenir meilleur rien qu'à penser à Mlle Maggy. C'est comme une lumière qui passe dans le noir, comme de la chaleur qui réchauffe notre cœur. J'ai plus de force maintenant pour supporter ma maladie, pour endurer Lisa qui ne m'aime plus, qui m'abandonne. Merci, mon Dieu, de m'avoir envoyé un ange pour me préparer à bien mourir. Mademoiselle Maggy ! c'est un ange du bon Dieu.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

(Même décor qu'au premier acte.)

SCÈNE I

Au lever du rideau, M. Lekeux sommeille. Mme Lekeux entre, pose sa main sur l'épaule de son mari, disant en aparté :

Mme LEKEUX

Il s'est endormi en disant son chapelet.

M. LEKEUX (se réveillant)

Maggy est-elle sortie ?

Mme LEKEUX

Elle est dans sa chambre, je ne crois pas qu'elle sorte ce soir.

M. LEKEUX

Ce sera bien la première fois depuis longtemps. Des fois je me demande s'il n'eût pas mieux valu qu'elle passe sa licence...

Mme LEKEUX

Ne dis pas cela. Il est vrai qu'elle est souvent sortie, mais au moins elle demeure ici.

M. LEKEUX

Comme un oiseau sur la branche. Elle n'est pas aussitôt rentrée, qu'elle songe à repartir. Elle revient à des heures impossibles dans la nuit. Tu trouves ça bien, toi, qu'elle rentre à des onze heures du soir ?

Mme LEKEUX

Ça n'arrive pas tous les jours.

M. LEKEUX

Encore si elle se couchait en arrivant... Non, elle passe des parties de nuit à faire je ne sais quoi.

Mme LEKEUX

Elle prépare sa classe du lendemain, raccommode pour les pauvres et prie le bon Dieu.

M. LEKEUX

Les pauvres ! On ne la rencontre plus qu'avec des gueux et des claque-dents. Cela n'est pas convenable, avoue-le; elle devrait se respecter davantage.

Mme LEKEUX

Je le lui ai déjà dit, rien n'y fait.

M. LEKEUX

Elle ne se contente pas de les fréquenter, elle les amène, ici, dans notre maison qu'ils salissent et bouleversent.

Mme LEKEUX

Voyons, mon mari, ne sois pas trop sévère pour elle, elle est si bonne pour nous. Il ne se passe pas un jour sans qu'elle ne nous apporte quelque gâterie. Tu dis qu'elle est toujours absente elle est là pourtant pour te lire le journal, pour te chanter tes vieilles chansons, pour préparer ta tisane.

M. LEKEUX

C'est bon, c'est bon, tu l'approuves toujours. (*On frappe à la porte*).

SCÈNE II

LES MÊMES, UN GAMIN

L'ENFANT

Je viens chercher le paquet.

M. LEKEUX

Quel paquet ?

L'ENFANT

Mlle Maggy m'a dit de venir ici, elle a dit qu'elle avait une robe pour ma petite sœur.

Mme LEKEUX

Attends, je vais aller voir.

SCÈNE III

LES MÊMES, MOINS Mme LEKEUX

M. LEKEUX

Comment t'appelles-tu ?

L'ENFANT

Moi, chu un p'tit Marouf.

M. LEKEUX

Qu'est-ce qui fait ton père ?

L'ENFANT

Y est maquignon, mon père. C'est un boxeur aussi. Y est fort mon père.

SCÈNE IV

LES MÊMES, Mme LEKEUX

Mme LEKEUX

Tiens, mon petit. Tu l'aimes bien Mlle Maggy ?

L'ENFANT

Oh ! oui, elle joue avec nous autres, pi elle nous conte de belles histoires.

Mme LEKEUX

C'est bon, va porter cette petite robe à ta maman et tâche d'être bien sage pour faire plaisir à Mlle Maggy et au petit Jésus. (*L'enfant sort*)

SCÈNE V

LES MÊMES MOINS LE PETIT MAROUF

M. LEKEUX

Il ne restera bientôt plus rien dans la maison. Elle a vidé tous les tiroirs; mes chaussettes, mes chemises.. s'envolent comme par enchantement. Pour un peu qu'elle donnerait ma pipe...

Mme LEKEUX

La pauvre enfant, comment le lui reprocher? C'est pour les pauvres. Elle fait du bien, elle sauve les âmes. Elle-même n'a plus de garde-robe: elle a tout donné. (*On frappe à la porte*) Entrez. (*Entre Jeanne*) Bonsoir, Jeanne.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEANNE

JEANNE

Bonsoir, Madame Lekeux. Bonsoir, Monsieur Lekeux.

M. LEKEUX

Bonsoir, mademoiselle.

JEANNE

Maggy n'est pas là?

Mme LEKEUX

Elle doit être au salon, je vais aller la chercher.

JEANNE

Ne la dérangez pas... Avez-vous des nouvelles de vos trois soldats, Madame Lekeux ?

Mme LEKEUX

Quelquefois, mais elles ne sont pas très bonnes. Nos garçons sont aux postes les plus exposés. Comme je redoute le télégramme qui m'apprendra un malheur. Ces chers enfants !

JEANNE

Savez-vous ce que m'a confié Maggy à ce propos ?

Mme LEKEUX

Non.

JEANNE

Elle m'a dit comme cela : « Papa et maman sont bien en peine au sujet de mes trois frères. Mais moi, je sais qu'ils reviendront : j'ai offert ma vie pour eux. »

M. LEKEUX

Elle en est bien capable.

Mme LEKEUX

Bonne enfant, elle m'a dit la même chose et depuis, elle ne pense qu'à la mort. L'autre jour, elle dispose des lilas blancs et s'étend de tout son long sur la table en disant : « Regarde comme il faudra un grand cercueil ». Ces paroles me fendent le cœur. Puis, après m'avoir enveloppée de caresses, elle se mit au piano et chanta pour son père, son chéri, toutes nos vieilles chansons. Avant hier, elle est revenu de l'école sous prétexte de fatigue. Elle est allée elle-même se chercher une remplaçante, Mlle Bertram. Elle lui aurait dit : « Ainsi tu seras dans le mouvement... et tu y resteras.

JEANNE

A sa dernière classe, elle donna à ses élèves une dictée sur la mort et elle ajouta: « Chères enfants, rappelez-vous toujours cette dictée: vous le verrez bientôt, on a bien vite passé de ce monde ».

M. LEKEUX

Depuis quelques jours, elle n'est plus la même: on dirait qu'elle n'appartient plus à la terre.

Mme LEKEUX

Ce matin, comme c'était le mercredi des Cendres, elle me demanda de lui rapporter de l'église des cendres bénites et de la marquer sur le front.

JEANNE

Le médecin est-il venu la voir ?

Mme LEKEUX

Oui, le docteur ne découvre rien. « Un peu de fièvre, a-t-il dit, ce n'est rien ». Il est revenu la voir le lendemain.

JEANNE

Puis ?

Mme LEKEUX

Toujours rien. Il doit passer tout à l'heure.

JEANNE

Cette chère Maggy, elle est bien courageuse. Je me demande quel est son secret.

Mme LEKEUX

Elle est très pieuse. Elle va à la messe tous les matins et communie, c'est là qu'est son secret. Elle demeure dans le Seigneur et porte beaucoup de fruits.

JEANNE

Et à la suite du Maître, elle prend une si grande quantité d'âmes que les filets se rompent.

Mme LEKEUX

Heureusement que vous êtes là pour l'aider. Elle vous aime bien, vous savez, et me parle souvent de vous.

JEANNE

Je ne suis pas seule à subir sa douce influence.

M. LEKEUX

Elle vous fera mourir avec ce travail surhumain.

JEANNE

Oh ! je la suis de très loin... Elle m'a raconté comment les débuts avaient été durs pour elle, mais maintenant elle est très encouragée. Tous les dimanches, de nouveaux convertis viennent grossir les rangs de ses chers Flamands. A chaque procession, l'église est comble. Auparavant, la moitié des chaises à peine était occupée; maintenant, à chaque séance, il faut apporter deux cents chaises supplémentaires.

M. LEKEUX

C'est comme ici, nous n'aurons bientôt plus de place. Elle réunit des gamines qui envahissent la maison et nous raclent le tympan de leurs cris. Elle appelle cela faire du chant.

JEANNE

Le chant n'est qu'un prétexte, c'est un de ses instruments d'apostolat.

M. LEKEUX

Elles salissent la maison, tournent tout sens dessus dessous.

Mme LEKEUX

Et rien ne la rebute: elle semble jubiler avec ces gueux.

JEANNE

Mme Lekeux, vous auriez dû voir sa collection d'encrassés à la retraite: de vieux socialistes, des pécheurs invétérés, des types à la religion ankylosée. La veille de Pâques, on les voyait s'agenouiller au confessionnal, et leur sac déversé, s'en retourner en sifflant. Chaque jour l'église était bondée.

M. LEKEUX

Et de ces visites aux crapuleux, elle ne nous rapporte que des puces.

Mme LEKEUX

Tu as bien assez de tes rhumatismes sans ces bestioles.

Mme LEKEUX

Pauvre Maggy! Elle peut tout donner. Quand elle n'a plus rien, elle dévalise la maison: notre linge disparaît à notre insu. Même les meubles: l'autre jour, elle m'amène dans un de ces taudis. Eh bien, j'ai cru pour un moment que nous avions déménagé là tant il y avait de nos choses.

M. LEKEUX

Tu n'as pas trouvé mes chaussures neuves et mon paletot d'hiver? Ma foi, elle n'a plus sa raison quand il s'agit de ses pauvres.

Mme LEKEUX

Pendant ce temps-là, elle porte les vieux vêtements de ses sœurs: c'est à n'y rien comprendre. Nous ne disons trop rien parce que c'est pour le bon Dieu.

JEANNE

L'une de ses plus belles conquêtes fut celle des Marouf. Jamais de mémoire d'homme, on n'avait vu un Marouf à l'église. Maggy s'est mise à les combler de cadeaux...

M. LEKEUX

Ils furent sans doute ravis d'avoir trouvé une bonne oie à plumer.

JEANNE

Ce sont eux qui se firent attrapés. Le jour de Pâques toute la famille Marouf était à la sainte Table. Et si vous saviez comme toute cette canaille adore Maggy !

M. LEKEUX

Il est bien difficile de ne pas l'aimer.

JEANNE

Elle tâche d'abord de les gagner par une bonté excessive sans calcul jusqu'au sacrifice. Elle laisse son cœur librement s'émouvoir sur leur misère: ils sont convertis. Ils la suivraient ensuite au bout du monde.

M. LEKEUX

C'est une ensorceleuse.

JEANNE

Le Père Nicolas, à sa première tentative de visite chez les Bourru, a attrapé la porte au nez. Maggy y va, y retourne, ramène à Dieu toute la famille. Depuis lors, on ne reconnaît plus le logis, tant il est propre, ni les âmes, tant elles sont douces, résignées et pieuses. (*A ce moment, on entend quelques notes sur le piano d'une pièce voisine. La voix de Maggy chante une phrase de: « Esprit Saint, descendez en nous... » puis une basse tonitruante reprend en faussant*).

Mme LEKEUX

Qu'est-ce cela ?

M. LEKEUX

Elle amène des hommes dans notre maison, à présent. (*On entend Maggy qui chante de nouveau en s'accompagnant*).

Mme LEKEUX

Il n'y a rien à son épreuve, elle va alerté tout le quartier. (*La basse reprend en faussant*).

JEANNE

Mais attendez donc, elle m'a parlé d'un jeune homme qu'elle doit exercer pour la retraite, ce doit être lui. (*Autre tentative de la basse*).

M. LEKEUX

Mais il ne sait pas chanter.

JEANNE

Comme basse... il descend bien. Pauvre Maggy ! (*Autre tentative*).

Mme LEKEUX

Il va lui écorcher les oreilles.

JEANNE

Et Maggy qui a le tympan sensible.

JEANNE

Vous a-t-elle parlé de la femme Moulin ?

Mme LEKEUX

Non.

JEANNE

Un véritable moulin à paroles. Et cela sort, et cela roule durant une demi-heure, assise, debout, marchant, gesticulant, elle déverse le flot acrimonieux de sa bile. Maggy endure l'orage, mais cet effreux bavardage lui détraque les nerfs. (*La basse essaie une dernière fois de chanter*).

Mme LEKEUX

Parlez-moi donc du phtisique Francken. Maggy a-t-elle continué à le visiter ?

JEANNE

Plusieurs fois. Elle a transformé le logis en même temps que les âmes. Un jour, elle lui apporte des roses toutes fraîches qu'elle avait dû payer bien cher à cette saison, puis maniant avec prestesse le balai, la brosse et le marteau, elle se met en train de faire le ménage. Le soir, la chambre n'était plus reconnaissable.

Mme LEKEUX

Le pauvre Francken, comme il a dû être content !

JEANNE

Il a dit à Maggy: « Mademoiselle, tenez quand je vous vois si bonne, et que je me dis que le bon Dieu est encore plus doux et plus gentil que vous, je ne sais comment le remercier... Et j'ai parfois comme une grande envie de m'en aller, pour le voir ». Maggy lui aurait répondu: « Quand vous serez chez mon gentil Seigneur, dites-Lui de ma part que... je l'aime bien... »

Mme LEKEUX

Si vous voulez m'excuser... je vais aller voir ce qu'ils font. (*Mme Lekeux sort*).

SCÈNE VII

M. LEKEUX. JEANNE

M. LEKEUX

Mme Siffert a-t-elle reçu des nouvelles de son mari ?

JEANNE

Oui, grâce à Maggy. Elle était si contente qu'elle s'est laissée conduire au confessionnal. Elle qui s'amusait à faire tourner les tables pour avoir des nouvelles de son mari, aujourd'hui, elle tournerait la maison à l'envers pour faire plaisir à Maggy.

SCÈNE VIII

LES MÊMES. MAGGY, Mme LEKEUX

MAGGY

Ah ! bonjour, Jeanne !

JEANNE

Bonjour, Maggy. Comment va ton élève ?

MAGGY

L'as-tu entendu ? Il ronfle comme un tuyau d'orgue : ce sera épatant ! Une voix formidable.

Mme LEKEUX

Ce n'est pas bien de faire venir un homme ici.

MAGGY

Mais, maman, ce n'est pas un « homme », c'est une basse pour la chorale. Il faut bien que...

Mme LEKEUX

C'est bon.

M. LEKEUX (à part)

C'est pas un homme !!!

MAGGY

Jeanne, veux-tu m'aider ?

JEANNE

Mais oui.

MAGGY

J'ai des cartes de présence à expédier pour la mission. (*Elles s'installent et travaillent.*)

JEANNE

Nous parlions de Francken, tantôt. Il est mort, n'est-ce pas ?

MAGGY

Oui, et j'ai eu la grande consolation de le voir faire profession dans le Tiers-Ordre avant sa mort.

M. LEKEUX

Tu pourrais peut-être prendre un peu de repos maintenant, tu ne penses qu'aux autres. Tu donnes ton temps, tes forces, ta vie aux pauvres.

Mme LEKEUX

C'est vrai, petite, tu travailles trop.

MAGGY

J'aurai le ciel pour me reposer. Et puis, ce n'est pas à toi, maman, de me le reprocher: je ne fais que suivre ton exemple. Rappelle-toi les dix enfants que tu as élevés au milieu de difficultés inouïes. Tu te levais alors à quatre heures comme les nonnes et tu faisais un trajet de vingt minutes à pied, quelque fût le temps, pour aller entendre plusieurs messes et communier.

Mme LEKEUX

Ne parle pas de cela.

M. LEKEUX

Au contraire, parles-en, Maggy. Tu as été héroïque, ma femme. Je ne pouvais rien, moi, infirme que j'étais. Tu gagnais la vie pour la nichée. Les enfants harnachés, le ménage mis en train, les tâches distribuées au personnel pour la journée, tu t'en allais à l'école, toujours trottinant comme une souris, les livres sous le bras, en égrenant ton chapelet. Trois heures de classe le matin, deux heures et demie l'après-midi eussent suffi à une autre. Ce n'était là que la petite partie de ta tâche.

MAGGY

Tu étais partout à la fois: à l'atelier pour vérifier le travail, à la maison, pour préparer les repas, con-

trôler nos devoirs, et après ton école ménagère du soir, le peu de nuit qui te restait, tu la passais dans un demi-sommeil près d'un berceau, parfois à veiller un enfant malade.

Mme LEKEUX

Mais vas-tu te taire, bavarde. Tout cela est du passé, laissons-le dormir. Occupons-nous de toi, c'est du présent. Je ne te cache pas que tu m'inquiètes sérieusement. Tu manges à peine, tu es sur la trotte du matin au soir et tu passes une partie de tes nuits à prier...

MAGGY

J'aurai l'éternité pour me reposer. Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'est-ce que cela fait, si tout est employé pour Dieu. Ce sera peut-être pour bientôt.

Mme LEKEUX

Maggy, pourquoi me dis-tu toujours des choses qui me font de la peine ?

MAGGY (embrassant sa mère)

Tu crois aussi toujours tout, toi.

JEANNE

Ta mère a raison, Maggy, tu te consumes dans des veilles prolongées, dans des courses pénibles.

MAGGY

Tu connais la réponse que fit S. François au divin Crucifié qui lui disait: « Règle ton amour, François, car la vertu doit être ordonnée. » Comme une flamme, la réponse avait jailli: « O Christ ! Tu m'as dérobé le cœur, et Tu me dis de le régler pour aimer !!! Tu n'as pas su te défendre de l'amour, Toi, Tu ne T'es point retenu avec sagesse quand, du haut de la croix, Tu embrassais les hommes avec une telle ivresse ! Alors, si je suis à mon tour enivré par l'amour, qui peut me reprocher d'être devenu fou ?... »

JEANNE

A l'exemple de S. François, toi aussi tu es devenue folle.

MAGGY

Une âme saintement passionnée pour son Dieu, ne saurait avoir de repos. Il faut qu'elle agisse, il faut qu'elle travaille, il faut qu'elle fasse du bien autour d'elle, car la divine charité est un feu dévorant. Et ce devoir d'apostolat est encore plus marqué pour les tertiaires. Ne le crois-tu pas, Jeanne, ma petite sœur en saint François ?

JEANNE (hésitante)

...Oui, mais je trouve que tu l'outrepasses. Allons, je bavarde et pendant ce temps, tu ne te reposes pas. J'emporte tes cartes de présence. Je te les rapporterai peut-être tantôt.

MAGGY

Veux-tu t'en charger pour l'avenir ?

JEANNE

Pour l'avenir?... c'est bon. Aurevoir, Maggy. *(A ce moment, on frappe à la porte; c'est un messager en képi qui apporte un télégramme que Jeanne reçoit et passe à Maggy).*

Mme LEKEUX

Ah! mon Dieu, une mauvaise nouvelle.

MAGGY

Ne crains rien, maman, ils reviendront tous les trois vivants.

Mme LEKEUX

Lis vite, Maggy.

MAGGY (lisant)

« Permission quelques jours, serai maison bientôt. » Martial. Quand je te le disais...

Mme LEKEUX

Comme je suis contente !

JEANNE

Je vous laisse à votre joie, bonsoir.

MAGGY

Bonsoir, Jeanne, et... prie pour moi, ce soir, veux-tu ?

SCÈNE IX

LES MÊMES, MOINS JEANNE

M. LEKEUX

C'est tout ce qu'il y a sur le télégramme ?

MAGGY

Mais oui, que veux-tu de plus ?

M. LEKEUX

Je ne sais pas, la date de son arrivée, peut-être.
(*Maggy, lasse, se laisse tomber sur une chaise.*)

Mme LEKEUX (accourant)

Cette petite n'en peut plus. (*M. et Mme Lekeux la portent sur un fauteuil.*)

MAGGY (reprenant connaissance)

Ah ! (*elle frissonne*)

Mme LEKEUX

Tu as froid.

MAGGY

Ma chère maman, je te permets de me gâter, ce soir. (*Mme Lekeux va lui chercher un édredon ou une couverture de laine.*)

M. LEKEUX

Ma chère petite, pourquoi ne restes-tu pas avec nous plus souvent ?

MAGGY

Pourquoi ? Mon cher papa...

Mme LEKEUX (L'entourant d'une couverture)
Tu souffres ?

MAGGY

Non.

M. LEKEUX

Elle ne le dira pas.

Mme LEKEUX

As-tu pris ta quinine, ce soir ?

MAGGY

Non.

Mme LEKEUX

Je vais aller te la chercher.

MAGGY

Mon cher papa mignon, je ne pourrai pas te lire le journal, ce soir.

M. LEKEUX

Repose-toi, ma mignonne. J'en ai assez des nouvelles de guerre, de cette tuerie épouvantable.

Mme LEKEUX (lui donnant une pilule et un peu d'eau)
Tiens, prends.

MAGGY

Merci, maman, je ne souffre pas, tu sais. (*Elle tousse et crache dans son mouchoir*).

Mme LEKEUX

Tu craches le sang...

M. LEKEUX

Oh ! mais elle est sérieusement malade.
Je vais aller chercher un autre médecin.

MAGGY

Oh ! non, M. Léonard serait froissé. D'ailleurs ce n'est rien. Repose-toi, mon cher papa.

M. LEKEUX

C'est toi qui as besoin de repos, mais tu ne veux pas comprendre. (*On frappe à la porte*) Va donc ouvrir, ma femme.

SCÈNE X

LES MÊMES, PLUS LA SIFFERT

LA SIFFERT

Bonsoir, Mme Lekeux. Comment va Mlle Maggy?

MAGGY

Approchez donc, madame Siffert. On vous a dit que j'étais malade ?

LA SIFFERT

Oui, l'institutrice qui vous remplace. Toute la rue est en émoi : on ne veut pas que vous soyez malade. Les enfants ne sont plus reconnaissables : ils parlent à voix basse comme si le roi était mort. Après la classe, ils sont tous allés à l'église prier pour votre guérison. L'ivrogne Skalougne a fait brûler un cierge gros comme ça. Et pi mes voisines sont en train d'acheter des fleurs : elle vont venir vous les offrir tantôt.

MAGGY

Braves gens ! Et vous, vous êtes venue me rendre visite. Je vous en remercie.

LA SIFFERT

Vous avez été si bonne pour moi : j'ai retrouvé le bon Dieu que j'avais abandonné depuis longtemps. Et grâce à vous, je puis correspondre avec mon cher mari qui est au front. Je lui ai souvent parlé de vous.

Quand j'ai su que vous étiez malade, je me suis dit comme cela: « Qu'est-ce que je ferais bien à Mlle Maggy pour lui faire plaisir ? »

MAGGY

Et que pensez-vous qui me ferait plaisir ?

LA SIFFERT

Oh ! vous, les choses de la terre ne semblent pas vous intéresser, vous êtes plutôt un ange qu'une demoiselle. Alors je vous ai apporté un crucifix. Ai-je bien choisi ?

MAGGY

Vous ne pouviez pas me rendre plus heureuse. Merci, ma bonne dame Siffert.

LA SIFFERT

Le Père Nicolas l'a béni et lui appliqué une foule d'indulgences. Je vous laisse maintenant, reposez-vous bien.

MAGGY

Dieu vous garde, mame Siffert, et encore une fois merci.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MOINS LA SIFFERT

Mme LEKEUX

Désires-tu quelque chose, Maggy ?

MAGGY

Non, maman. Je vous remercie tous les deux pour tout ce que vous avez fait pour moi. J'aurais voulu vous entourer de soins, et bien souvent, j'étais absente de la maison.

Mme LEKEUX

Jeanne nous a dit tout le bien que tu accomplis auprès des pauvres, des malades.

MAGGY

Ce n'est pas moi qui opère. (*Montrant le crucifix*) C'est Lui. Moi, je n'ai qu'une seule chose à faire: me mettre entre Ses mains pour qu'Il puisse m'employer.

Mme LEKEUX

Tu devrais prendre un peu de distraction, cela te reposerait.

M. LEKEUX

Mais oui, jamais un plaisir, une lecture agréable, une conversation divertissante. Des sacrifices, encore des sacrifices !

Mme LEKEUX

Comment peux-tu être si gaie et si alerte alors que tu as peine à te soutenir ?

MAGGY

Il faut bien oublier sa fatigue pour faire plaisir aux autres. Jésus s'est-il reposé, Lui ? Il a donné toute Sa vie, et Il a expiré sur la croix pour nous. Est-ce que nous ne ferions rien, nous, pour lui gagner des âmes ?

Mme LEKEUX

Tu es bien généreuse: je t'admire. Tu perds ta vie... pour vivre dans l'amour.

MAGGY

Si les hommes ne parviennent pas à aimer Dieu, c'est qu'ils n'ont pas la force de se renoncer.

Mme LEKEUX

Tu nous as toujours tout caché, mais nous avons deviné quelle vie d'abnégation tu mènes.

MAGGY

Ce soir, je puis vous dire que ma vie a été merveilleuse.

Mme LEKEUX

Pourquoi dis-tu « a été » ?

M. LEKEUX

Toujours ces pensées de mort qui t'assaillent et nous brisent le cœur.

MAGGY

Je n'en ai pas pour longtemps, allez... Etre l'épouse de Jésus... sa petite épouse chérie et sans cesse choyée ! L'avoir toujours, toujours à mes côtés et dans mon cœur ! Quel rêve de joie ! Quel rêve d'amour ! J'ai essayé d'être une petite fille de saint François. Comme son Tiers-Ordre m'a aidée, m'a soulevée, m'a entraînée ! Ah ! si l'on connaissait sa puissance dans une vie chrétienne ! (*Son regard se fixe, elle sourit, puis meurt en disant :*) Maman... maman...

Mme LEKEUX

Maggy ! Maggy ! Mon Dieu, aidez-nous.

M. LEKEUX

Ah ! la pauvre enfant !

SCÈNE XI

LES MÊMES. JEANNE

JEANNE (Elle dépose les cartes d'invitation sur la table)
Que se passe-t-il ?

Mme LEKEUX

Jeanne, Maggy est sans connaissance, courez vite courez vite chercher le prêtre, le médecin. (*Jeanne sort précipitamment*).

SCÈNE XII

LES MÊMES MOINS JEANNE

M. LEKEUX

Elle est inconsciente !

Mme LEKEUX

Maggy ! Maggy ! réponds-moi.

M. LEKEUX

Elle nous sourit.

Mme LEKEUX

Elle ne bouge plus. Mon Dieu, elle va mourir !

M. LEKEUX

Mais non, voyons.

Mme LEKEUX

Ah ! qu'est-ce qu'ils font donc qu'ils n'arrivent pas ! (*Le vieux se dirige vers la porte et l'ouvre*).

M. LEKEUX

Les voilà.

SCÈNE XIII

LES MÊMES. LE MÉDECIN. JEANNE

LE MÉDECIN

Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

Mme LEKEUX

Maggy est sans connaissance.

LE MÉDECIN

Depuis longtemps ?

M. LEKEUX

A peine quelques minutes.

LE MÉDECIN (*Regarde les yeux de Maggy, lui tâte le pouls*)

C'est la fin... Le bon Dieu est venu la chercher.

Mme LEKEUX

Ah ! mon Dieu !

M. LEKEUX

C'est bien vrai, docteur ? (*Le médecin fait signe que oui*) Ma chère enfant !

LE MÉDECIN

Mlle Maggy est une petite sainte, madame. Aucun médecin de la terre n'aurait pu la guérir. D'ailleurs, elle ne présentait nul symptôme de maladie. Je l'ai rencontrée plusieurs fois auprès des malades, des pauvres. Je m'efforçais de les soulager dans leur corps. Mlle Maggy faisait plus: elle guérissait les âmes. Mes profondes condoléances, monsieur, madame. (*Comme le médecin va pour sortir, il rencontre Martial qui entre, le bras en écharpe. Le médecin l'attire à l'écart*).

LE MÉDECIN

Mon révérend Père...

MARTIAL

Eh bien ! quoi ?... parlez. Maggy est gravement malade ?

LE MÉDECIN

Je n'ai rien compris à sa maladie. Son trépas est inexplicable.

MARTIAL

Elle est morte !!! A-t-elle vu le prêtre ?...

LE MÉDECIN

Oui, le Père Edouard a pu lui donner les derniers sacrements.

MARTIAL

Elle est morte !!! Oh ! je comprends, moi. Maggy ! ma colombe ! ma petite préférée ! Je l'entends encore me dire du fond de son grand rêve: « Tu sais, je me suis donnée... toi, tu reviendras ». Elle s'est offerte, la douce colombe, en victime d'holocauste, elle s'est sacrifiée pour que moi je puisse

vivre Et voici que c'est dans ma vie que coulent maintenant les richesses de la sienne ! O Maggy !... Merci ! et prie pour moi..

JEANNE

Maggy enseignera aux âmes comment on va au Christ, comment on se donne à Lui. Elles verront que cette voie est accessible à tous, et que pour y marcher, il suffit de le vouloir; et que, même dans le monde, même au sein de la vie la plus étonnamment occupée, il est possible d'être un contemplatif, de planer dans l'amour.

M. LEKEUX

Vingt-trois ans ! Elle est partie bien jeune !

MARTIAL

Il est des morts plus belles et plus utiles que de longues existences. L'homme est ici-bas pour faire de la beauté, et quand il peut d'un seul coup réaliser une perfection sublime, il n'a que faire de la vie ayant rempli sa destinée.

Mme LEKEUX

Comment assez remercier le bon Dieu d'avoir fait de notre enfant «une petite sainte». Maggy vivra par delà la tombe, et par la vertu de sa mort, elle continuera à faire du bien.

MARTIAL

Elle fut une vraie fille de saint François !

RIDEAU

*Variante permettant de jouer "Maggy"
avec rôles féminins seulement*

ACTE PREMIER

Le rôle du père Lekeux est remplacé par une vieille tante, la marraine de Maggy.

SCÈNE I

Mme LEKEUX. TANTE MICHE

MICHE

Toujours des militaires !

Mme LEKEUX

Ces pauvres soldats ! pour plusieurs, c'est la dernière fois qu'ils défilent dans nos rues.

MICHE

La guerre de tranchée n'est pas rose : la mitraille à l'extérieur, l'humidité, la boue, les rats à l'intérieur.

Mme LEKEUX

Pendant qu'ici, nous pleurons sur leur sort tout en priant pour leur retour.

MICHE

Mais il faut bien défendre notre pays contre ces hordes de barbares.

Mme LEKEUX

Oui, je sais.

MICHE

Oh ! si j'étais un homme ! j'irais combattre ces envahisseurs damnés.

Mme LEKEUX

Calme-toi, ma bonne Miche : tu souffres de ne pas porter les armes ; moi, je souffre à la pensée de mes trois fils au front.

MICHE

Et sur trois, deux franciscains ! Si S. François les voyait, il ne serait pas content, lui si doux...

Mme LEKEUX

Tu t'attendris, Miche. J'aime mieux te voir ainsi.

MICHE

C'est révoltant ! Les fils du doux Poverello sont par vocation des semeurs de paix dans l'amour, non des semeurs de mort dans la haine.

Mme LEKEUX

Voyons, ma sœur, mes fils obéissent aux ordres, mais ils le font dans l'amour, et je suis sûre qu'ils intercèdent auprès de Dieu pour nos ennemis communs. Et ce faisant, n'accomplissent-ils pas la volonté du Maître ?

MICHE

Je ne te comprends plus. Et Maggy, ta fille, ma filleule, qui veut partir elle aussi, c'est pour accomplir la volonté de Dieu, je suppose ?

Mme LEKEUX

Ce n'est pas la même chose : elle désire parfaire ses études.

MICHE

Ses études ! Son diplôme d'institutrice ne lui suffit pas, il lui faut une licence ! Elle ferait mieux de rester à la maison...

Mme LEKEUX

J'espère qu'elle va revenir sur sa décision.

MICHE

Vas-y voir : elle a la maladie de s'instruire. Comme si elle n'en savait pas assez. Des diplômes ! des licences ! des doctorats ! Ah ! les filles d'aujourd'hui !

Mme LEKEUX

Que veux-tu, c'est notre lot: il faut nous résigner. Ils grandissent, puis, dès que leurs ailes sont assez fortes, ils quittent le nid.

MICHE

Et les parents, ça ne compte plus...

Mme LEKEUX

C'est la vie.

MICHE

La vie, la vie ! Elle n'est pas drôle, ta vie.

Mme LEKEUX

Tout est dans l'ordre quand on fait son devoir: notre patrie n'est pas la terre, mais le ciel.

MICHE

Mais en attendant, nous sommes sur la terre.

Mme LEKEUX

Pour préparer notre départ en renonçant chaque jour à quelque chose de la terre, en nous détachant de tout ce qui nous retient ici-bas. Plus nous donnons du lest, plus notre envol est rapide.

MICHE

Je n'ai pas ta vertu. (*Fausse sortie*)

Mme LEKEUX

Ma chère sœur, sous ta rude écorce, tu caches un cœur d'or. Chacun a ses croix, la tienne fut de renoncer au mariage pour être l'ange gardien de notre mère, veuve et paralysée.

MICHE

Ah ! ne rappelle pas ces souvenirs... Pauvre maman... (*Elle sort*)

Mme LEKEUX (A part)

Cette chère Miche ! les années l'ont aigrie.

SCÈNE II

Mme LEKEUX, MAGGY

MAGGY (entrant, radieuse)

Bonjour, maman. (*Elle court embrasser sa mère*)

Mme LEKEUX

Maggy ! comme tu es joyeuse !

MAGGY

Mon cœur va éclater, petite mère.

Mme LEKEUX

Petite colombe, va, toujours la même. Alors tu es toujours décidée à dévorer de gros bouquins. Tu ne crains pas que la tête n'éclate.

SCÈNE III

LES MÊMES, MICHE

MAGGY

(*Miche entre*) Oh ! maman, si tu savais comme j'ai faim, comme j'ai soif de connaître ! Me plonger en pleine lumière, discuter les problèmes de philosophie, de psychologie ! N'est-ce pas beau ?

Mme LEKEUX

Oui, c'est bien beau, bien beau, encore que je n'y comprenne pas grand'chose à tous ces grands mots. Je vais aller mettre le couvert; je te laisse avec ta marraine. (*Elle sort*)

MAGGY (Apercevant sa tante derrière elle)

Bonjour, tantine.

MICHE (Moqueuse)

Je vous salue, mademoiselle philo-psycho.

MAGGY (Éclatant de rire)

Oh ! tante, quel air vous prenez ! Vous étiez là tantôt ?

MICHE

Oui ! j'ai entendu l'explosion.

MAGGY (Riant)

Et vous avez reçu des éclats.

MICHE

Je trouve que pour une colombe, tu planes trop haut.

MAGGY

Comment, ma tante, vous ne m'approuvez pas ?

MICHE

Tu veux le savoir ? Non. J'estime que ton diplôme d'École normale est suffisant, que pour une femme, tu en sais assez.

MAGGY

Alors les études seraient réservées aux messieurs du sexe prétendu fort. Racine localise la femme entre le fruitier et l'armoire à linge. Il a tort. N'est-ce pas votre avis ?

MICHE

Je suis d'avis que toute étude pour être fructueuse, doit se transformer en amour, passer en action. Etudier pour étudier est une curiosité dangereuse, je dirai même de l'égoïsme parfois.

MAGGY

Marraine, vous me faites de la peine. Ce n'est pas mon intention d'étudier en snob pour faire parade d'une vaine science, de jouer à la dilettante après avoir papillonné sur cent sujets. Mais vous conviendrez avec moi qu'il se pose aujourd'hui mille questions auxquelles une femme avisée doit pouvoir apporter une solution adéquate, immédiate, par exem-

ple sur la foi, la morale, l'éducation, sur la famille et les devoirs sociaux.

MICHE

Oui... mais il n'en reste pas moins un danger.

MAGGY

Lequel ?

MICHE

Un accroissement de la tête... au détriment du cœur. Il faut étudier pour valoir, non pour se faire valoir.

MAGGY

Toujours cette opposition entre le cœur et la tête. En connaissant davantage, on peut aimer davantage.

MICHE

Ma chère Maggy, rappelle-toi ce que conseille saint Paul aux chrétiens: n'avoir qu'un souci, la connaissance de Dieu et de son Fils.

MAGGY (Rieuse)

Marraine, vous auriez fait un excellent prédicateur. Du saint Paul, oh ! la, la !

MICHE

Je ne badine pas, je voudrais te voir si belle !

MAGGY (Faisant la roue)

Ne le suis-je pas assez ?

MICHE

Petite moqueuse ! Ton miroir doit te dire assez souvent que tu peux ensorceler les plus beaux partis. Je ne suis pas inquiète de cette beauté.

MAGGY

Et de quelle beauté voulez-vous parler, marraine chérie ?

MICHE

Celle de ta mère. Beauté du devoir jusqu'au sacrifice. Beauté de la bonté. Que de force d'âme, d'abnégation, de courage il a fallu pour élever dix enfants et dans quelles conditions ! Maggy, je ne crains pas de le dire, ta maman a la beauté d'une sainte.

MAGGY

Vous avez raison, marraine. Jamais je ne saurais assez vénérer ma tendre maman.

MICHE

Aujourd'hui, elle est usée, vieillie, pas très riche et seule. Son cœur saigne de savoir que tes trois frères sont aux premières lignes de feu.

MAGGY

Oui, son sourire est empreint de tristesse.

MICHE

Parce que vous la laissez seule. Deux de tes sœurs sont religieuses, les autres sont mariées. Il ne reste plus que toi pour veiller sur elle... Dans le fond, je sais bien, ton bon petit cœur aimant voudrait te retenir auprès d'elle pour la choyer comme tu as fait pour ton pauvre père.

MAGGY

Mon papa mignon. Tous les jours, je prie pour lui. Je le revois encore avec sa barbe blanche... et ses vilaines béquilles.

MICHE

Il a beaucoup souffert le cher vieux. Tu as adouci sa maladie par ta gaieté, tes chansons, tes câlineries. Comme il t'aimait : il n'y avait que toi pour lui faire avaler une potion.

MAGGY

Il m'appelait sa petite sorcière.

MICHE

La petite sorcière serait bien chic si elle restait avec sa maman: elle a tant besoin de ton affection, de tes soins, du soleil de ta jeunesse, de la grâce de tes vingt ans.

MAGGY

De la voir triste me crève le cœur: je sens bien qu'elle souffre en silence.

MICHE

Réfléchis, Maggy, réfléchis surtout avec ton cœur. Moi, je vais aller prier pour toi: je t'aime bien moi aussi.

MAGGY

Vous êtes bonne, marraine, merci.

MICHE

A tantôt ma mignonne.

SCÈNE IV

MAGGY (Seule)

Réfléchis! Si elle savait comme je me torture l'esprit depuis quelques jours! Ah! si mon frère Martial était ici... lui, si gentil, il m'aiderait à trouver la solution de ce problème angoissant. Rester ici, c'est la porte fermée sur mes beaux rêves, c'est l'en-sevelissement de ma jeunesse. Peut-on refuser à la fleur de s'épanouir? N'est-ce pas monstrueux d'éteindre la flamme qui veut briller, qui veut illuminer. J'ai bien deviné le désir de maman: elle voudrait que je me place comme institutrice. Institutrice!!!
(On frappe à la porte)

SCÈNE V

MAGGY ET UN FACTEUR EN JUPON

FACTEUR

Une lettre pour vous, Mlle Lekeux.

Donnez vite.

MAGGY

Ouf !

FACTEUR

Vous êtes fatiguée ?

MAGGY

FACTEUR

Fourbue, Mlle. Ah ! c'guerre ! Si les hommes peuvent finir de se tuer... je ne serai pas fâchée de leur rendre mon képi, le courrier... et la marche forcée quotidienne.

MAGGY

Ces pauvres soldats, ils ne demanderaient pas mieux que de rentrer dans leur foyer. Voulez-vous vous asseoir ?

FACTEUR

Merci, je continue ma tournée. Bonjour.

MAGGY

Bonjour. (*La demoiselle-facteur sort*)

SCÈNE VI

MAGGY, SEULE

Une lettre de Martial, comme je suis heureuse !
(*Elle lit*)

Ma très chère colombe,

Je réponds immédiatement à ton appel. Je te parlerai de moi une autre fois, du dégoût qui m'envahit, de l'immense nausée de cette guerre ignoble, de ce sang, de cette fange, de cette putréfaction. Oh ! cette guerre.. je voudrais la vomir, je voudrais rejeter de moi toute cette vie de violence et d'ignominie.

Alors, ma colombe, tu rentres au foyer ployant sous les lauriers et tu désires plus que jamais te consacrer aux études, orner ta jolie frimousse dans

une grande école savante. Tu mérites tous les honneurs et tu es certes capable de décrocher tous les diplômes, mais... Tu veux mon avis ? Je te le donne avec toute l'affection que je t'ai vouée. Tu es libre d'agir comme bon te semble, car somme toute, notre excellente maman peut vivre de sa pension, mais si tu étais institutrice, tu pourrais te dévouer auprès d'elle: le geste serait plus beau.

MAGGY

Le geste, le geste ! j'aimerais autant mourir que de devenir institutrice. Ils ne savent pas comment cette perspective me répugne. J'ai besoin d'être libre, d'être entourée de choses belles et d'amies de mon goût. C'est toute ma vie cela. Être institutrice !... Être à la chaîne comme un chien de ferme, recommencer chaque jour la même stupide besogne, faire tracer des jambages à des enfants: le soir, corriger leurs griffonnages et préparer des cubes en papier, et cela dans quel milieu, mon Dieu !... Est-ce qu'on peut demander cela à quelqu'un ? Je n'ai pas vingt ans.

(Reprenant sa lecture):

Songe à la noble mission d'institutrice, à tout le bien que tu peux accomplir en modelant ces petites âmes, en leur faisant aimer le beau, le bien, le vrai, en les tournant vers Dieu, en faisant de chacun un bon chrétien, un apôtre, un élu pour le ciel.

MAGGY

Tout se révolte en moi à la pensée de devenir institutrice. *(Reprenant sa lecture):*

Pense à notre maman qui a usé son cœur à nous aimer, songe à toute cette armée belge dans la fournaise horrible de la guerre qui donnent joyeusement leur vie, songe au divin Maître qui a donné sa vie pour ses brebis. « Si le grain de froment jeté en terre n'y meurt, il reste stérile, mais s'il meurt, il porte un fruit abondant. »

Tu as de grandes ambitions, je le sais. Si tu veux donner à ta vie son maximum de grandeur et de beauté, comme tu me l'as dit toi-même un jour, tu travailleras chaque jour à te rapprocher du Maître, plus près, plus près en portant la croix du renoncement.

Oh ! ma colombe, je sais qu'il doit t'en coûter beaucoup d'abandonner tes rêves roses remplis de mille choses douces et belles, mais ce renoncement consenti pour l'amour de Dieu est précisément le plus noble usage que tu en puisses faire. Crois-moi.

De loin, la croix de Jésus apparaît rugueuse et lourde. Demande-Lui de t'aider à la porter, son joug est doux, son fardeau léger.

Et ainsi, ma colombe marchera à grands pas dans la voie du ciel.

MAGGY (Déposant la lettre sur la table)

Le ciel ! comme la voie en est étroite !

(Elle cache sa figure dans ses mains. Un silence. Un violon en sourdine joue un air très doux jusqu'à la fin de l'acte, par exemple le *Panis Angelicus* ou l'*Ave Maria*. Un ange apparaît qui la couvre de ses ailes.)

SCÈNE VII

MAGGY, L'ANGE

L'ANGE

Oui, la voie est étroite qui conduit au ciel, à la vie. Mais cette voie a été tracée aux hommes par Celui qui a tant souffert pour eux. Comment peux-tu refuser de la suivre ? Comment refuseras-tu ce sacrifice à Celui qui a voulu vivre la plus méprisée des vies ? Oh ! Il a bien le droit de te demander ton cœur du haut de la croix où Il saigne abandonné et douloureux. Il a bien le droit de dire après avoir

Lui-même embrassé la douleur avec une telle ivresse : « Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux les affamés, les maudits, les méprisés, les persécutés ! » Il savait bien Lui que c'était la seule porte ouverte sur le salut et que la voie est étroite qui conduit à la vie. Par cette porte ouverte, tu trouveras toi aussi la vie. Et quand un jour, tu seras dans ta classe, morose, seule, affamée de tout, méprisée, sans ami et, quand tu pleureras d'ennui et de dégoût, oh ! alors, tu pourras lui dire : « Mon Seigneur, vois à quel point je me suis donnée à toi ; tu vois bien, ô mon Jésus, que je t'aime ! » (*Maggy pousse un petit gémissement navré, lamentablement douloureux, cri étouffé d'une indicible détresse ; elle commence à sangloter*).

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

On remplacera les garçons par des filles.

ACTE TROISIÈME

Changements: le phtisique par la mère de Lise, le médecin par une garde-malade; Paul par Pauline.

.

LA MÈRE

Ce n'est pas ce que je demande. Je voudrais que tu aies des égards pour moi, ta mère, la grand'mère de tes enfants.

.

(Dans sa longue tirade, la mère dira après « Mes poumons s'en vont, voyez-vous »: Ma fille est une fainéante. Et elle se f... de moi, et c'est ça surtout qui me fait mal. Moi, je l'ai gâtée, je lui ai jamais rien refusé. Maintenant que je suis malade, à charge, j'peux pu rien lui dire, pas un mot qu'elle se fâche. J'suis tout just' comme un chien pour elle.

ACTE QUATRIÈME

(*Tante Miche dans le rôle du Père Lekeux, la garde-malade dans celui du médecin.*)

(*Même chose jusqu'à...*)

Mme LEKEUX

Voyons, ma sœur, ne sois pas trop sévère... (*même chose*)

.

MICHE

Il ne restera bientôt plus rien dans la maison. Elle a vidé tous les tiroirs: mon linge s'envole comme par enchantement. Pour un peu qu'elle donnerait mes lunettes.

.

JEANNE

Elle m'a dit comme cela: Maman est bien en peine...

.

Mme LEKEUX

...et chanta pour sa tante..

.

MICHE

Au contraire, parles-en, Maggy, tu as été héroïque, ma sœur. Ton pauvre mari ne pouvait rien, lui, infirme qu'il était... (*À la place du télégramme, le facteur apporte une lettre de Martial, ainsi conçue*):

Ma colombe chérie,

Dieu a accepté ton sacrifice. Sa main divine nous protège: nous traverserons indemnes la tourmente. Nous avons passé déjà par des hasards si périlleux qu'on prononça plus d'une fois le mot de miracle. Charles, en Afrique a frôlé la mort plus d'une fois. Quant à moi, au poste d'Oud-Stuyvekenskerque, on

m'a dit: « Tu ne resteras pas huit jours dans cet enfer. » J'y suis depuis le début de la guerre. Pendant ce temps, l'endroit fut balayé par les obus, et tandis qu'autour de la maison qui me servait d'observatoire, tout le hameau peu à peu s'écroulait en monceaux de décombres, celle-ci, qui était le point de mire de l'ennemi, demeura debout. On me croit invulnérable. Un bras invisible nous protège et nos vies sont couvertes par une autre vie qui vaut mieux que la nôtre, la tienne, ma colombe. Je t'entends encore me dire du fonds de ton grand rêve: « Tu sais, je me suis donnée... toi, tu reviendras. » Ma douce colombe au regard mystérieux, sois bénie. (À ce moment, *Maggy* laisse tomber la lettre et s'affaise)

MICHE

Cette petite n'en peut plus. (*Toutes deux la portent sur un fauteuil*)

.

MAGGY

Pourquoi ? ma chère marraine...

.

MAGGY

Ma chère marraine, je ne pourrai te lire le journal ce soir.

.

MAGGY

Oh ! non, monsieur Léonard serait froissé. D'ailleurs ce n'est rien. Repose-toi, tante.

.

MICHE

C'est bien vrai, garde ? Ma filleule !

.

LA GARDE

...Mes profondes condoléances, mesdames. (*Elle sort*)

MICHE

Le bon Dieu nous l'avait donnée... Il nous l'a reprise. Que son saint nom soit béni.

JEANNE

Maggy montrera la voie à toutes les âmes qui regarde les sommets, mais n'en trouve pas la voie.

MICHE

Elle l'a parcourue elle-même, à grands pas et sans hésiter. Les âmes apprendront d'elle comment on va au Christ, comment on se donne à Lui.

JEANNE

Elles verront que cette voie est accessible à tous, et que pour y marcher, il suffit de le vouloir; et que, même dans le monde, même au sein de la vie la plus étonnamment occupée, il est possible d'être un contemplatif, de planer dans l'amour.

MICHE

Vingt-trois ans ! Elle est partie bien jeune !

JEANNE

Il est des morts plus belles et plus utiles que de longues existences. L'homme est ici-bas pour faire de la beauté, et quand il peut d'un seul coup réaliser une perfection sublime, il n'a que faire de la vie, ayant rempli sa destinée.

Mme LEKEUX

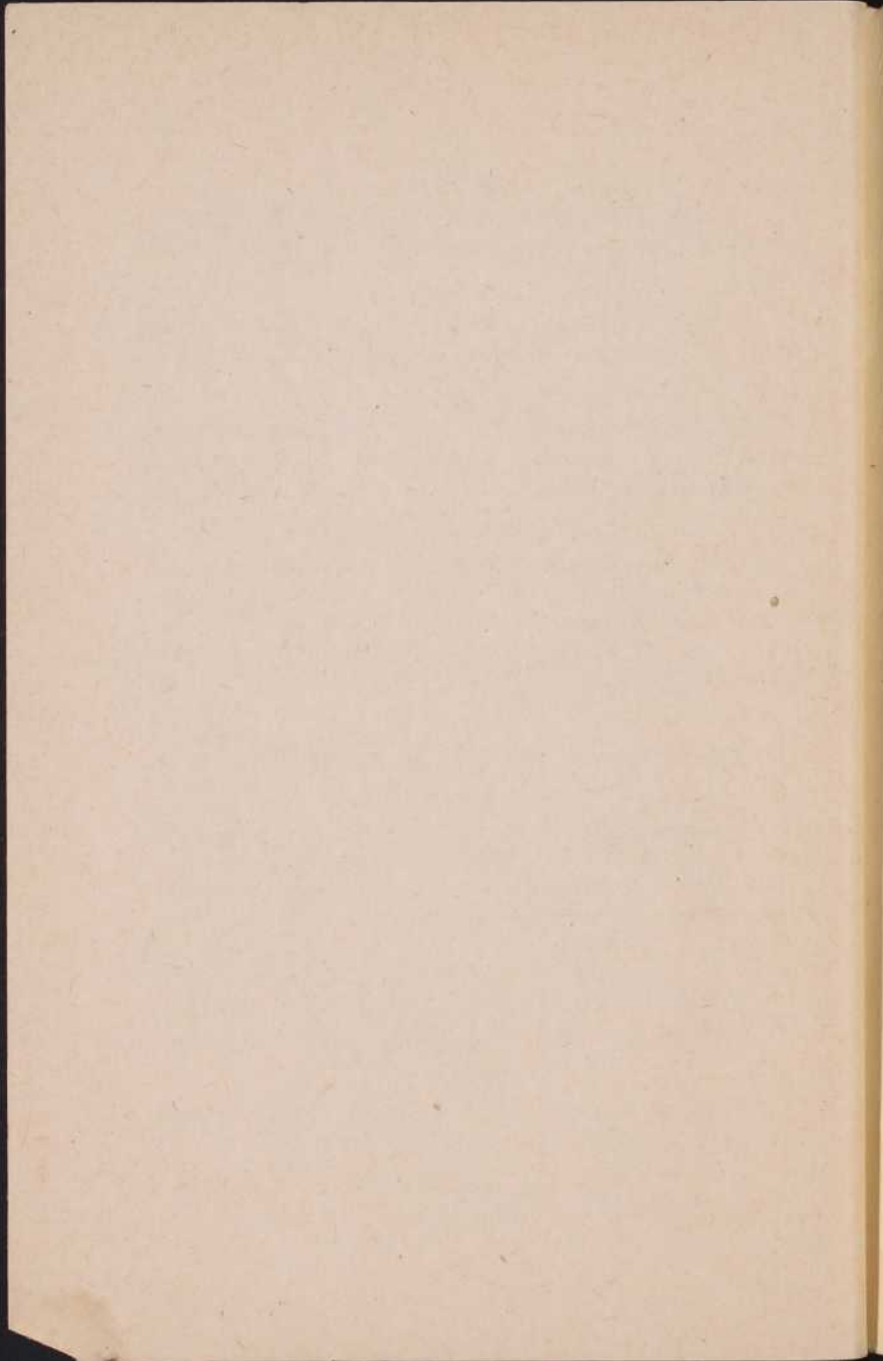
Comment assez remercier le bon Dieu d'avoir fait de notre enfant une petite sainte.

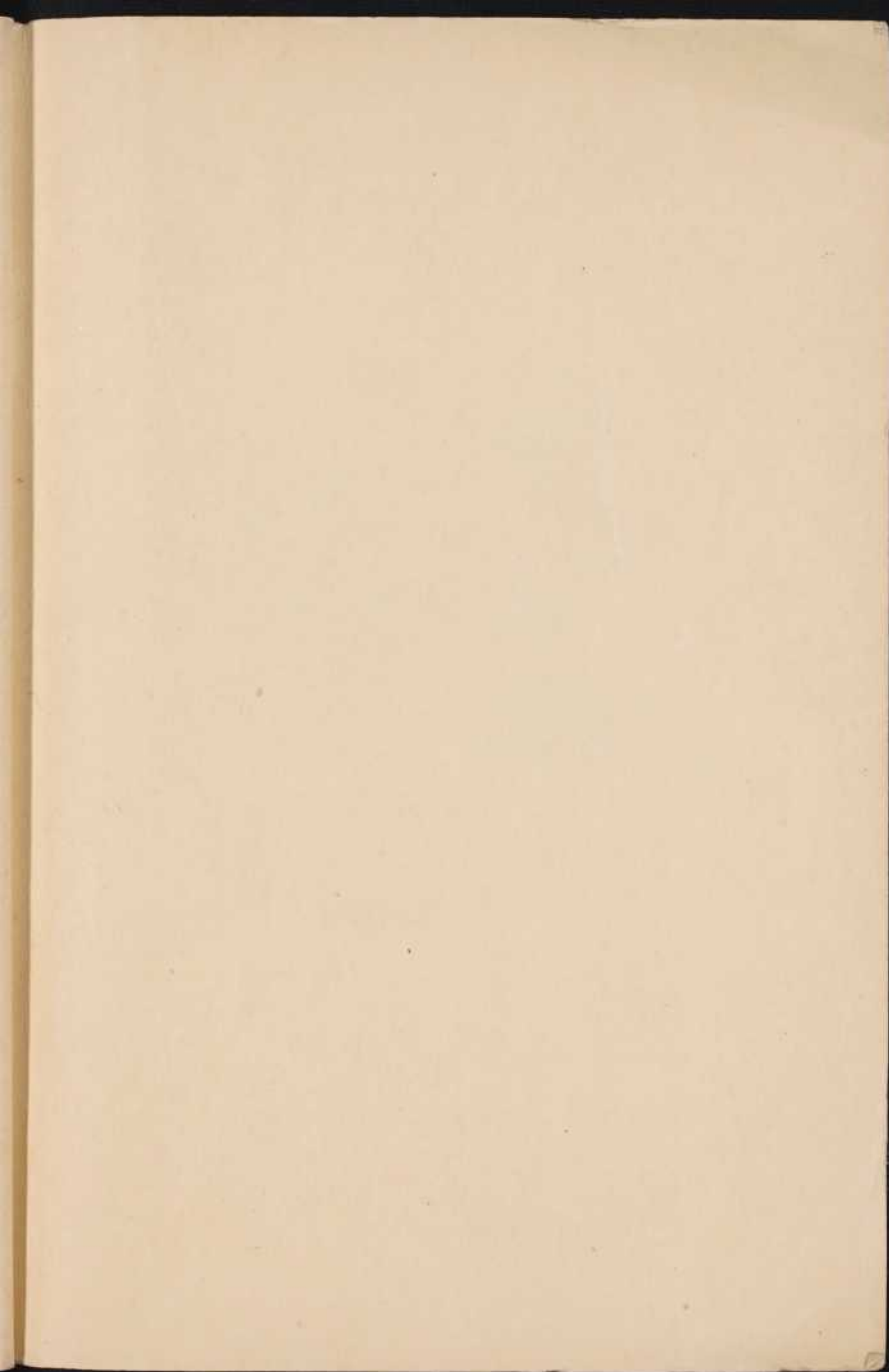
MICHE

Maggy vivra par delà la tombe et par la vertu de sa mort, elle continuera à faire du bien.

M. LEKEUX

Elle fut une vraie fille de saint François !





BNQ



000 313 303

Imprimé par

Thérien Frères

494 ouest, rue LaGauchetière

MONTREAL

10

